

# JOURNAL

## DES

# DEMOISELLES

---

## UNE TASSE DE THÉ

---

L'AN dernier, par une froide soirée du mois de janvier, j'étais commodément installé au coin d'un bon feu, ayant près de moi une petite table sur laquelle un beau cahier de papier blanc semblait m'inviter à écrire. De la plume que je tenais à la main je me grattais légèrement l'oreille, comme le fait habituellement, je ne sais trop pourquoi, un homme embarrassé. Donc, j'étais embarrassé, ou plutôt indécis, sur le sujet que je traiterais, & peut-être serais-je resté longtemps encore plongé dans mes rêveries, si un fort coup de sonnette ne fût venu en interrompre le cours.

Ce coup de sonnette résonna à mon oreille d'une façon tout à fait désagréable, &, malgré moi, je me rappelai ce mot de l'illustre d'Aguesseau : ceux qui me font visite m'honorent, ceux qui ne viennent pas me font plaisir. J'allai cependant ouvrir la porte, & aussitôt un grand garçon me sauta au cou. C'était mon neveu Lucien qui, depuis six ans, naviguait comme lieutenant & attendait sa vingt-cinquième année pour passer l'examen de capitaine au long cours. Il avait déjà visité les cinq parties du monde, &, en ce moment, il revenait de Chine.

« Mon cher oncle, me dit-il, je suis arrivé depuis trois jours au Havre & je n'ai pas voulu passer si près sans vous voir; quand on revient de la Chine, il n'y a qu'un pas du Havre à Paris.

— Tu es un brave garçon, lui dis-je en l'embrassant; assieds-toi là au coin du feu, nous allons prendre une tasse de thé en causant. »

Ce disant, je pris ma théière anglaise, j'y mis une forte pincée de thé, & je versai dessus l'eau qui, depuis quelques instants déjà, chantait dans la bouilloire. Pendant ce temps, Lucien me racontait son dernier voyage; une affreuse bourrasque avait failli les briser à la côte, en vue du cap de Bonne-Espérance, auquel, disait-il, on aurait dû conserver son nom de cap des Tempêtes, beaucoup mieux appliqué.

« Que dis-tu de mon thé? demandai-je à Lucien qui venait d'en avaler une tasse.

— Peuh! me répondit-il d'un air dédaigneux, il est médiocre.

— Je l'ai pourtant acheté dans une maison en renom, dis-je un peu piqué; & je l'ai payé fort cher.

— Mon cher oncle, me dit Lucien en souriant, vous n'êtes pas plus maltraité que les autres; on n'expédie guère en Europe que des sortes communes de thé, & vous ne pouvez, par conséquent, connaître le véritable thé fin de la Chine & en faire la comparaison. Voici un échantillon de véritable Pekoë, dit-il, en tirant un petit paquet de sa poche; je vous l'ai rapporté du Fokien; quant au vôtre, c'est du gros Souchong mélangé de thé vert, c'est-à-dire d'une drogue souvent pernicieuse, comme je vous le démontrerai tout à l'heure. Ayant l'intention de faire le commerce avec le Céleste Empire, lorsque je serai capitaine au long cours, j'ai voulu étudier sur les lieux mêmes les produits chinois, & je suis allé dans le Fokien, qui est le pays par excellence pour la production du thé.

— Mais je croyais, dis-je, qu'aucun Européen ne pouvait aller au delà des cinq ports ouverts au commerce étranger ?

— Et vous aviez raison, dit Lucien ; aussi est-ce par ruse & non ouvertement que j'ai pu pénétrer dans l'intérieur du pays. Il faut vous dire que nous avions à bord un brave Chinois, qui, lors d'un premier voyage à Canton, il y a de cela quatre ans, s'était enrôlé dans notre équipage ; soit qu'ayant commis quelque méfait, il voulût échapper à la justice un peu expéditive des mandarins, soit que la curiosité le poussât hors de son pays ; mais on n'eut jamais à s'en plaindre pendant tout le temps de son séjour parmi nous, au contraire, par son adresse & son intelligence, il nous rendit souvent de grands services. Son nom était Tien-fou, & l'équipage avait trouvé plaisant de changer ce nom en celui de chien-fou. Un peu avant notre arrivée à Fou-tchao-fou, je lui fis part de mon projet. Il me répondit que c'était facile & qu'il était prêt à m'accompagner, à la condition de quitter mes habits européens pour prendre le costume chinois.

Quelques jours après avoir jeté l'ancre dans le port de Fou-tchao-fou, où nous devions rester six semaines, je demandai au capitaine un congé d'un mois. Il me permit également d'emmener Tien-fou, & rien ne s'opposant plus à mon projet, je m'empressai de prendre les mesures nécessaires pour en assurer l'exécution.

Tien-fou se chargea de me procurer une garde-robe chinoise, & je me résignai à me faire raser la tête pour que l'illusion fût complète. Les barbiers chinois sont, dit-on, les plus habiles du monde ; mais, soit que j'eusse affaire à un apprenti maladroit, soit malice de sa part, le bourreau me hacha la peau du crâne, à tel point que les larmes m'en venaient aux yeux.

Enfin, après m'avoir rasé les cheveux, excepté ceux du sommet de la tête, il leur ajusta une queue magnifique qui me descendait jusqu'aux jarrets. Ainsi costumé, je me regardai dans un miroir & j'eus la vanité de croire, qu'après tout je ne faisais pas un Chinois plus laid qu'un autre. La métamorphose parut satisfaisante aux yeux experts de Tien-fou, qui se mit alors en devoir de louer une embarcation munie de ses rameurs, & il fut convenu que je passerais, auprès d'eux & de tous ceux à qui nous aurions affaire, pour un seigneur du pays au delà de la grande muraille, qui ne parlait pas leur dialecte, ce qui devait me tirer d'embarras.

En Chine, la grande route c'est le canal, & la voiture, le bateau. Nous étions dans les premiers jours de mai ; le temps était magnifique & profitant de la marée, nous partîmes de Fou-tchao fou pour nous rendre au centre du Fokien, où sont situées les fameuses montagnes au pied desquelles se récolte le thé Bohea.

Après avoir traversé la ville, où je ne m'arrêtai pas par prudence, je pus admirer le fameux pont

qui relie la cité à ses faubourgs ; ce pont, l'une des merveilles de la Chine, n'a pas moins de cent arches, & mesure plus de six cents mètres de longueur. Peu après, nous débouchâmes dans un grand lac, sur les eaux duquel glissaient des centaines de bateaux de toutes les dimensions. Au delà du lac s'ouvrait une fertile vallée, arrosée par de clairs ruisseaux descendant des montagnes, & au fond de laquelle s'élevaient en pente douce les premiers versants des monts Bohea. Nous quittâmes là notre bateau, &, au bout de quelques heures de marche, nous étions en plein pays de culture du thé.

Une vue magnifique se déroulait devant nos yeux : des collines verdoyantes s'étagaient les unes au-dessus des autres, couvertes d'arbres à thé, &, au sommet s'élevait le toit pointu d'une pagode. C'était là le but de notre voyage ; nous devions y trouver la table & le logement, suivant Tien-fou qui connaissait le pays & ses usages. Après avoir gravi la colline, nous aperçûmes le temple à travers la riche verdure qui l'entourait. Devant la façade, croissaient d'énormes figuiers, dont le feuillage, d'un vert sombre, & les branches qui s'étendaient au loin, offrent un délicieux abri contre les rayons d'un soleil brûlant. Derrière le temple, s'élevaient de hauts rochers à pic qui le défendaient contre les vents du nord. Dans la vallée & sur le versant des collines, se voyaient un grand nombre de petites fermes, dont plusieurs appartenaient aux prêtres de la pagode de *Tien-tung* ou temple des Enfants du ciel.

Depuis quelques instants nous admirions ce magnifique paysage, lorsque nous vîmes s'avancer vers nous l'un des prêtres du temple. Il nous fit l'accueil le plus poli, en nous invitant à nous reposer dans sa maison, qui était située près de là, & nous l'y suivîmes. Après les saluts & les compliments d'usage, Tien-fou lui conta que j'étais venu pour passer quelques jours à Tien-tung, dont la réputation s'était étendue jusque dans le pays lointain auquel j'appartenais, & il termina en lui demandant de vouloir bien se charger de notre nourriture & de notre logement pendant le temps de notre séjour. Le bonze y consentit, & tirant de son sac une pincée de tabac, il la roula entre le pouce & l'index & me l'offrit pour charger ma pipe ; c'est, pour celui à qui cette politesse est adressée, la preuve qu'il est le bienvenu. J'acceptai & me mis aussitôt à fumer ; ne sachant pas un mot de leur langue, j'étais obligé de laisser la parole à Tien-fou qui, d'ailleurs, parlait pour nous deux & de reste.

Il me suffira de vous dire que le digne Chinois nous traita fort bien pendant tout le temps que nous passâmes chez lui & qu'il mit la plus grande complaisance à me faire visiter les nombreuses plantations & les ateliers de fabrication. C'était justement l'époque de la récolte, & je fus ainsi assez heureux pour pouvoir assister à toutes les opéra-

tions qu'on fait subir à cette estimable plante.

L'arbre à thé cultivé est un arbrisseau qui ne dépasse pas un mètre & demi à deux mètres de hauteur, parce qu'on le taille ou même qu'on le recèpe fréquemment pour que ses feuilles acquièrent un plus grand développement & que la récolte en soit plus facile; mais, abandonné à lui-même & tel qu'on le trouve, par exemple, dans le royaume d'Assam, où il croît à l'état sauvage, il forme un arbre de huit à dix mètres de hauteur. Il donne des fleurs blanches sans odeur, assez semblables à celles du camellia. Son fruit est une coque ressemblant un peu à la noisette, & les grains qu'il renferme fournissent une grande quantité d'huile que les Chinois emploient à divers usages, mais son acreté ne permet pas de l'utiliser pour l'alimentation.

On cultive le thé particulièrement sur la pente des coteaux exposés au midi, & dans une terre riche; les arbrisseaux sont plantés en quinconce, à un mètre vingt environ l'un de l'autre. On dirait de loin des pépinières d'arbres verts. Lorsque les jeunes plants obtenus de semis ont atteint l'âge de trois ans, on peut en cueillir les feuilles; à huit ou neuf ans, ils sont à peu près épuisés; alors on recèpe le tronc qui repousse du pied de nombreux rejets, & donne bientôt de nouvelles récoltes.

Dans les provinces septentrionales de la Chine croît la variété du thé vert, dont la fleur est composée de neuf pétales; dans les plantations du sud, on cultive la variété du thé bon ou Bohea, dont la fleur n'a que six pétales; mais le nombre de pétales de la fleur est excessivement variable & n'est pas un caractère suffisant pour la distinction de deux espèces.

Longtemps on a cru que les thés verts du commerce provenaient des feuilles de la première variété, tandis que les thés noirs auraient été fournis par les feuilles de la seconde; mais j'ai acquis la certitude que, comme l'ont d'ailleurs affirmé quelques voyageurs, les thés verts & les thés noirs proviennent de la même espèce de plante, & que la différence de couleur, d'aspect & de goût qu'offrent les diverses sortes de thé, ne vient absolument que de la saison dans laquelle on récolte les feuilles, & surtout des différents modes de préparation qu'on leur fait subir. On produit dans le nord de la Chine des thés noirs & des thés verts, bien qu'on n'y cultive que la variété du thé vert, & dans le midi on produit également avec la variété Bohea les deux espèces de thé.

Les exploitations sont en général peu étendues; chaque paysan chinois a sa petite plantation ou son jardin à thé, dont les produits suffisent aux besoins de sa famille, & le surplus, qu'il vend, lui rapporte de quoi subvenir aux autres nécessités de la vie.

Les petites fermes ou chaumières chinoises des régions montagneuses du Fokien sont très-simples & même un peu grossières dans leur con-

struction; elles rappellent celles que l'on voit dans dans la Basse-Bretagne, où les vaches & les porcs vivent & mangent pêle-mêle avec la famille du paysan. C'est cependant dans ces pauvres demeures que se prépare la plus grande partie de ces thés qui, sous des noms ronflants, pénètrent dans les plus riches maisons de l'Europe.

La première opération est celle de la cueillette des feuilles. Rien n'est plus plaisant à voir qu'une famille chinoise occupée à la récolte du thé. Le chef de la famille dirige les travaux de ses descendants, dont plusieurs, hommes ou femmes, sont dans la force de l'âge, tandis que d'autres touchent encore à l'enfance? Autour d'eux s'ébattent les petits enfants, formant avec leurs figures roses & riantes, leurs longues queues & leurs costumes étranges un groupe des plus pittoresques. A l'honneur de la nation chinoise, chacun dans ce pays aime & respecte la vieillesse; le chef de la famille est toujours considéré par tous avec orgueil & affection, & son grand âge & ses cheveux blancs sont honorés, révévés, chéris!

Dans les montagnes du Fokien la première cueillette des feuilles a lieu au commencement d'avril. Les arbrisseaux sont alors couverts de bourgeons à peine ouverts. Ces premières feuilles du printemps sont revêtues d'un léger duvet blanc & fournissent une sorte de thé très-délicat & très-estimé des Chinois, qui lui donnent le nom de *Pak-ho* (duvet blanc), dont nous avons fait *peko*. Il est réservé pour les mandarins, qui l'envoient dans de très-petits paniers en cadeau à leurs amis. Sa récolte nuit beaucoup aux plantations; aussi est-il rare & très-cher, & presque jamais on ne l'importe en Europe. Celui qu'on vend sous ce nom, & à un prix fort élevé, n'est que le premier choix de la seconde récolte.

Environ un mois après la première cueillette, c'est-à-dire dans le commencement de mai, les arbrisseaux sont de nouveau couverts de feuilles, & l'on se prépare à la seconde récolte, qui est la plus importante de la saison & donne encore un thé fort estimé en Europe, sous le nom de *Souchong*. Les Chinois le trient avec soin, mettant de côté les feuilles les plus grandes & les plus charnues ou celles qui sont mal roulées, pour en former une troisième sorte moins estimée à laquelle on donne le nom de *Congou*. La troisième & dernière cueillette, qui a lieu ordinairement vers la mi-juillet, donne un thé inférieur dont la feuille, plus grande & plus coriace, contient une plus large proportion de fibre ligneuse que les autres thés. C'est le *thé bon* ou *bohea*.

D'après ce que notre bonze dit à Tien-fou, l'arbre à thé est cultivé partout dans ces régions & souvent dans des localités presque inaccessibles, sur des pointes de rochers, sur des pentes à pic, où il faut employer des chaînes & des cordes pour soutenir les hommes qui vont recueillir les feuilles des arbres qui croissent dans de semblables positions. Il assurait même que dans cer-

taines parties très-sauvages de ces montagnes, on emploie des singes à ce travail, & voici comment : ces animaux n'aiment pas la fatigue & ne se soumettraient pas volontiers à cueillir les feuilles; mais, lorsque le moment de la récolte est venu, les Chinois se mettent à leur jeter des pierres; les singes se fâchent & ripostent aux assaillants en cassant les branches des arbres & en les lançant à la tête de l'ennemi, & la récolte se trouve ainsi faite.

Il me répugne de penser que, tout païen qu'il fût, le prêtre chinois voulut se moquer de nous, mais je crois pouvoir affirmer que la récolte faite à l'aide de cordes & de singes n'est pas importante. La plus grande partie du thé se recueille sur les coteaux ou sur des plateaux dont le sol est enrichi par les matières végétales & autres dépôts, qui y sont apportés par les pluies. On voit très-peu d'arbres à thé dans les lieux arides.

La cueillette se fait par un temps sec; elle n'offre rien de particulier. On enlève les feuilles rapidement & sans ordre, & on les jette dans des corbeilles rondes faites exprès de bandes de bambou ou de rotang tressées. Lorsqu'on a recueilli une quantité considérable de feuilles, on les transporte à la ferme où doivent avoir lieu les opérations du séchage & du roulage.

Après que ces opérations sont terminées, le thé est épluché, tamisé, divisé en qualités différentes, selon la petitesse & l'égalité de la feuille, ce qui demande beaucoup de soin, surtout lorsque le thé est destiné aux marchés étrangers, car la valeur de l'échantillon dépend surtout de la petitesse & de l'égalité de la feuille.

Comme je vous l'ai dit, on fait sur la même plantation & avec les mêmes feuilles des thés noirs ou des thés verts à volonté; les thés noirs subissent une plus longue exposition à l'air, & une torréfaction plus prolongée, tandis que c'est à leur dessiccation moins rapide & moins complète que les thés verts doivent leur couleur plus claire, leur âcreté & leur action irritante, parce qu'ils ont conservé une petite proportion de leurs sucs propres, mais non point, comme on l'a dit, parce qu'ils auraient été préparés sur des plaques de cuivre.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que ces thés verts, tels que les produisent les Chinois, sont ceux importés sous ce nom en Europe. Avant de les expédier à l'étranger, on leur fait subir une nouvelle préparation qui a pour but de leur donner cette belle couleur d'un vert bleu, cet éclat azuré si admiré en Europe & en Amérique. C'est principalement dans la province de Canton, où sont expédiés la plupart des thés destinés aux marchés étrangers, qu'on leur donne cette préparation; elle consiste à mélanger du bleu de Prusse et du plâtre en certaines proportions avec les feuilles, & à remuer de nouveau ce mélange dans les bassines de chauffage.

Les Chinois n'emploient jamais ces procédés de teinture pour les thés qu'ils réservent à leur propre consommation; ils ne le font que pour satisfaire au goût des barbares, comme ils nous appellent; c'est une manière de parer leur marchandise, & je crois qu'ils nous fourniraient tout aussi bien des thés rouges, bleus ou jaunes, si notre goût l'exigeait.

Les thés verts sont par eux-mêmes âcres & irritants, & la matière colorante que les Chinois y ajoutent, bien qu'en petite quantité, ne laisse pas que d'augmenter leurs propriétés délétères, car le bleu de Prusse, combinaison d'acide prussique & de fer, est un poison.

Pris le soir, le thé vert agite & trouble le sommeil, & son usage habituel, surtout chez les personnes excitables & nerveuses, entraîne souvent des accidents graves. Il peut occasionner des vertiges, des maux d'estomac, des palpitations de cœur, des tremblements nerveux &, par suite, un amaigrissement plus ou moins considérable & une faiblesse générale. En outre, les thés verts se prêtent beaucoup mieux que les thés noirs à la falsification. Lorsque les Chinois ont des thés noyés ou avariés, ils ne se font nullement scrupule de les convertir en thés verts de la plus belle apparence, au moyen du bleu de Prusse.

Ce thé de fabrique est livré dans de larges paniers plats à des femmes & à des enfants, qui l'épluchent avec soin, rejetant les feuilles mal roulées ou de mauvaise couleur, & les passent dans des cribles de diverses grosseurs. On les vend ensuite comme qualité plus ou moins supérieure, suivant le degré de finesse de la feuille.

Les thés verts se divisent, comme les thés noirs, en quatre sortes principales : le *Hysou* (fleur du printemps) est aux thés verts ce que le Péko est aux thés noirs; c'est la feuille tendre à peine sortie du bourgeon; cette espèce, à laquelle on donne aussi le nom de thé impérial, est réservée pour la cour & les mandarins & on ne l'exporte pas. Vient ensuite le *Choocha* (thé perlé), que nous nommons poudre à canon, à cause de son apparence granuleuse. C'est un thé fort estimé, composé d'un choix des feuilles les plus tendres & les mieux roulées; sa préparation exige beaucoup de travail, aussi est-il rare & fort cher. La troisième sorte est composée des feuilles rejetées, du premier choix du Choocha, & la quatrième, connue sous le nom de *Twanhay*, est le plus commun des thés verts; c'est la dernière récolte, celle des feuilles grandes & mûres.

Le thé a par lui-même un arôme particulier assez agréable, mais les Chinois ont l'habitude de parfumer leurs espèces fines en y mêlant différentes sortes de fleurs odorantes; celles qu'ils emploient le plus habituellement sont la rose-thé, le camellia-sasangua & l'olivier odorant. Ils mêlent ces fleurs fraîches au thé sec, de sorte que celui-ci s'imprègne plus facilement de leurs effluves odorantes & les conserve pendant plusieurs années,

lorsqu'on a soin de le tenir hermétiquement fermé.

Le thé, complètement préparé, est mis dans des caisses de bois vernissé, doublées intérieurement de lames de plomb, & c'est dans cet état qu'il nous est apporté par la voie du commerce. C'est un curieux spectacle de voir, après la récolte & la préparation du thé, les longues files de portefaix descendre dans la vallée ou gravir la montagne comme une fourmilière. Chaque porteur, ayant un long bambou sur l'épaule, porte deux caisses suspendues en équilibre aux deux extrémités de son bambou.

Pour que le thé se conserve sans altération, il doit être garanti non-seulement de l'humidité, mais encore du contact de l'air & de la lumière, & s'il est mis dans de bonnes conditions, il acquiert même par le temps une qualité supérieure.

Les Chinois font remonter l'usage du thé dans leur pays au delà de l'ère chrétienne; c'est leur boisson habituelle, mais ils la prennent sans sucre & sans lait. Lorsqu'un Chinois veut boire une tasse de thé, il jette une pincée de feuilles dans une petite tasse à couvercle destinée à cet usage, y verse de l'eau bouillante, la recouvre & laisse tranquillement infuser & reposer jusqu'à ce qu'elle soit assez refroidie pour être bue.

Voilà ce que me raconta sur le thé mon neveu Lucien, à qui je gardai d'autant moins rancune de son appréciation un peu dédaigneuse à l'égard de mon souchong, qu'il venait de me fournir les moyens de remplir mon cahier de papier blanc sans plus me gratter l'oreille. En me quittant, il me promit même de me rapporter de nouveaux renseignements sur l'industrie chinoise, son intention étant de retourner sous peu dans le Céleste Empire & d'y tenter un nouveau voyage à l'intérieur.

Quelques mots sur l'introduction du thé en Europe & sur ses propriétés compléteront cette courte histoire du thé.

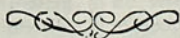
L'introduction du thé en Europe ne remonte pas au delà du dix-septième siècle. Ce sont les Hollandais, le seul peuple d'Occident, auquel les portes de la Chine & du Japon étaient ouvertes alors, qui, les premiers, firent connaître aux Européens les usages & les propriétés du thé. De la Hollande il passa en Angleterre, & ensuite successivement chez les autres peuples de l'Europe. Les Anglais qui, de nos jours, consomment annuellement plus de trente millions de kilogrammes de thé, ne le connaissaient même pas en 1674, époque à laquelle, pour la première fois, la grande Compagnie des Indes, voulant faire au roi Charles II un pré-

sent digne de lui, fit venir à grands frais vingt livres de thé qui lui coûtèrent 80 livres (environ 2,000 francs). Ce n'est que beaucoup plus tard que le thé s'introduisit en France, & longtemps il y fut relégué dans les officines des apothicaires comme un médicament rare & précieux, à ce point même que sauf peut-être les médecins & quelques savants, nul ne savait comment on devait le préparer. On raconte à ce sujet qu'un capitaine de navire, à son retour d'un voyage en Chine, ayant envoyé en présent à une dame de ses amies un paquet de thé, sans songer à lui indiquer en même temps la manière de s'en servir, la dame s'empressa naturellement d'inviter ses amis à goûter ce mets nouveau. Après une longue conférence avec sa cuisinière, au lieu d'offrir à ses convives l'infusion du thé, elle jeta l'eau & leur servit les feuilles cuites, & dûment assaisonnées en guise d'épinards. Il est inutile d'ajouter que tous les convives s'étonnèrent du mauvais goût des Chinois. Il n'est personne qui ne rit de la méprise de la dame, & c'est cependant ce que font plusieurs peuplades de l'Indo-Chine.

Jaquemont, dans les lettres si remarquables qu'il a écrites sur l'Inde, parle de l'étonnement qu'il éprouva à son arrivée dans ce pays, en voyant les habitants jeter l'eau dans laquelle avait infusé le thé & manger les feuilles comme ils auraient fait d'un véritable légume.

Le thé est en réalité essentiellement alimentaire; c'est une des plantes les plus azotées dans tout le règne végétal; & il est certain que lorsque les feuilles sont consommées avec l'infusion, elles constituent un aliment plus nutritif que la plupart des autres produits végétaux. Associé au sucre & au lait, le thé est un aliment très-nourrissant & sain pour les personnes qui en font habituellement usage. Pris comme une simple boisson & sans mélange, le thé noir a des propriétés toniques & digestives & rivalise avec le café. Il produit une excitation bienfaisante, combat l'affaiblissement causé par la diète, par le froid, par la tristesse; aussi est-il réellement une acquisition précieuse pour les Hollandais, les Anglais, les Russes & autres peuples du Nord, qui vivent dans des régions couvertes d'épais brouillards pendant une partie de l'année. L'usage habituel du thé ne convient cependant pas à tous les tempéraments; les personnes d'une constitution sèche & nerveuse, surtout les femmes faibles & excitables, doivent s'en abstenir, ou, tout au moins, en corriger la trop grande activité en y mélangeant une petite quantité de lait.

J. PIZZETTA.



# BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

## CHARLOTTE DE LA TRÉMOILLE

COMTESSE DE DERBY

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

DANS un de ses moins beaux romans, *Péveril du Pic*, Walter Scott a dépeint la souveraine de l'île de Man, la comtesse de Derby, sous des traits légèrement satiriques qui ne sont pas tout à fait le miroir de la vérité. Il la montre orgueilleuse de son rang, entichée d'une frivole grandeur, impérieuse, altière, prenant, dans sa petite suzeraineté, les airs d'Élisabeth sur le trône d'Angleterre; ce n'est pas avec ces couleurs que l'histoire véridique nous représente la femme courageuse, si fidèle à la fortune des Stuarts, la femme de cœur si dévouée à sa famille, la veuve & la mère qui porta avec fermeté de grands malheurs & subit avec résignation de fréquents revers de fortune. L'excuse de Walter Scott est dans son ignorance forcée; il ne connaissait de la comtesse de Derby que ses actions publiques; madame de Witt qui a puisé dans ses papiers de famille, qui a lu la correspondance de Charlotte de la Trémouille avec sa belle-sœur & son amie intime, a pu mieux juger son caractère & le faire connaître à ses lecteurs dans l'intéressant volume que nous essayerons d'analyser.

Charlotte de la Trémouille descendait par son père d'une illustre maison française, &, par sa mère, de Guillaume le Taciturne & de sa quatrième femme, Louise de Coligny. Elle épousa, en 1632, lord James Strange, comte de Derby, seigneur de l'île de Man, & elle quitta, pour ne plus les revoir, la France & sa famille. L'agitation qui devait mener Charles I<sup>er</sup> à l'échafaud commençait sourdement; on connaît la longue lutte d'un roi honnête homme, mais parfois fier jusqu'à l'obstination, ou timide jusqu'à la faiblesse, contre un parti puissant, contre des sectaires obstinés, contre l'Écosse, le berceau de sa maison, où il trouva des amis si fidèles & des ennemis si redoutables. Quand la liberté & la vie de Charles furent menacés, le

comte de Derby qui, jusqu'alors, avait vécu dans ses terres, loin du Parlement & des luttes qui s'y engageaient, sortit de sa retraite & vint offrir à son roi l'appui de son nom & de son bras, prêt à le servir de sa dernière goutte de sang & de son dernier écu, terme qu'atteignit en effet son noble dévouement. Ce dévouement alla plus loin, car le comte de Derby demeura fidèle au roi, quoique celui-ci ne le traitât point avec la faveur que méritaient un généreux caractère & de généreux sacrifices. Le service du roi l'envoya dans son île de Man, & il fut obligé de laisser sa femme au château de Latham, où elle subit un siège en règle par les troupes du Parlement que commandait Fairfax. Elle montra un courage supérieur au danger; sa prévoyance & sa prudence égalaient son intrépidité. « Je tiendrai cette maison, dit-elle, tant qu'il y aura un pan de mur pour m'abriter & un coin de toit pour couvrir ma tête. » Elle refusa toute capitulation qui ne lui semblait pas assez honorable, &, après trois mois de siège, les troupes du Parlement, battues par une femme, se retirèrent, & la comtesse reçut son mari dans le château qu'elle avait si vaillamment défendu.

Elle quitta Latham & se retira dans l'île de Man, dont les comtes de Derby étaient souverains, & là, oubliant ses exploits, elle ne s'occupa que de l'éducation de ses trois enfants & des soins que demandait sa fortune, cruellement ébranlée par les troubles & les longues guerres. Elle suivait du cœur le roi, qui marchait vers sa perte; les scènes tragiques, les défections, les trahisons se succédaient autour de lui, & le sacrifice final eut lieu le 31 janvier 1649.

Ses fidèles serviteurs furent cruellement poursuivis; on voulut arracher aux Derby cette île dont ils étaient légitimes propriétaires, & les généraux de la République firent lâchement emprisonner les deux jeunes filles de la comtesse, qui se trouvaient en Angleterre. Catherine et Amélie Derby, retenues à Liverpool dans une étroite prison, manquaient de pain; leurs fidèles servantes allaient en mendier pour elles; l'on espérait, à force de mauvais traitements, réduire la fierté de leur père; le Parlement lui proposa la liberté de ses filles contre la cession de l'île de Man. Il ré-

pondit : « Mes enfants se remettront à la miséricorde du Dieu tout-puissant, je ne les livrerai jamais par une lâcheté. » — Toute la famille souffrait pour la cause royale, & le chef de la famille se dévoua pour elle jusqu'à la mort. Il avait rejoint Charles II en Écosse; il se battit avec acharnement à la bataille de Wigan, où les républicains étaient commandés par Cromwell; criblé de blessures, le comte put cependant encore à la fatale bataille de Worcester couvrir le roi de son corps; le roi se sauva, mais le loyal serviteur tomba aux mains de l'ennemi. Il prévint son sort, & il écrivit à sa femme la lettre la plus touchante, terminée par ces mots : « Que le Dieu tout-puissant vous console, ainsi que mes pauvres enfants, & que le Fils de Dieu, dont le sang fut répandu pour notre salut, conserve votre vie, afin que par la bonté & la miséricorde de Dieu, nous puissions nous revoir encore une fois sur la terre & ensuite dans le royaume des cieux, où nous serons désormais à l'abri de la rapine, du pillage & de la violence. Je reste donc à jamais votre très-fidèle,

« DERBY. »

La comtesse ne le revit plus, il était tombé en des mains implacables, celles de trois ennemis vaincus jadis par lui, & devenus ses juges. Condamné à mort, il reçut sa sentence avec le plus noble courage, & il témoigna une piété fervente, un détachement absolu du siècle, en même temps que la tendresse la plus vive pour sa pauvre femme & ses enfants. Il mourut dans ces sentiments.

Dix vaisseaux de la République cinglèrent aussitôt vers l'île de Man, ils dépouillèrent la veuve & les orphelins de leur patrimoine & réduisirent la fille des princes de Tarente & des Nassau, la veuve d'un pair d'Angleterre, à une étroite pauvreté; elle passa ainsi dans la gêne, dans les inquiétudes pour ses enfants, les années qui s'écoulèrent jusqu'à la restauration de Charles II (1660).

Mais, hélas! les plus beaux caractères ont leurs ombres, & celui de la comtesse de Derby, si noble & si ferme sous les coups du malheur, ne sut pas résister à l'attrait de la vengeance. Elle profita de sa faveur renaissante pour poursuivre les juges de son mari, acte de rancune personnelle non moins contraire à l'amnistie proclamée par le roi qu'aux paroles de pardon prononcées par lord Derby lui-même sur l'échafaud : « O Dieu! pardonnez-moi comme je leur pardonne. » Elle voulait, comme elle l'écrivit à sa sœur, « venger ce sang si innocent & si cher répandu avec tant de cruauté. » L'histoire nous dit combien ces actes d'inimitié coûtèrent cher à Charles II et à ses partisans; la clémence, Corneille nous l'enseigne, est un acte de grande politique.

La comtesse ne survécut que de quatre années au retour de la monarchie; on n'a pas de détails sur ses derniers moments. Sa vie tout entière était peu connue; madame de Witt a éclairci ce point d'histoire, en y mêlant un vif agrément; ses idées & son style ont une solidité & une limpidité

qui retracent son origine & les traditions de beau langage reçues au foyer paternel.

Nous recommandons vivement ce livre aux personnes qui aiment les études historiques & qui goûtent ces biographies détaillées, charme, lumière et complément des grands tableaux de l'histoire. C'est d'une manière bien heureuse qu'il se rattache aux volumes sur la révolution d'Angleterre & autres études de main de maître signées du nom de Guizot (1).

---

## SOUS LE MANTEAU DE LA CHEMINÉE

### LÉGENDES & CONTES

PAR ANDRÉ LE PAS (2).

---

Ce livre, que nous venons de parcourir, nous a rappelé ces tableaux d'un autre âge, où le pinceau d'Ange de Fiesole, de Van Eyck, de Memling, a retracé des physionomies si naïves, si pures, si belles de foi & de candeur; on ne les voit plus, ces pieux & charmants visages, dans nos villes affairées & tumultueuses, où les soucis de fortune & la fatigue des plaisirs impriment sur tous les fronts leur marque fiévreuse; on les retrouve dans ces Légendes, inspirées par les récits populaires, & ornées de tout le charme de la poésie & de la religion, ce qui forme une lecture délicieuse, où l'esprit, l'imagination, le cœur sont également satisfaits.

Nous citerons parmi ces récits : *la Belle Éva*, *la Richesse de Brigitte*, *la Robe de neige*, contes ingénieux dont la charité est toujours l'héroïne; *le Sacrilège*, *les Croix miraculeuses d'Assche*, chroniques dramatisées avec un grand talent, avivées d'une grande foi. Nous voudrions que sur toutes les cheminées on trouvât ce charmant & excellent livre, reliquaire du passé, plein de souvenirs que notre siècle méprise & de parfums dont il n'apprécie plus la valeur.

---

## SCÈNES DE LA VIE SOCIALE

PAR MADAME DOROTHÉE DE BODEN (3)

---

Quatre nouvelles composent ce volume; elles sont toutes consacrées à l'étude de la situation des pauvres; elles scrutent le douloureux problème

---

(1) Un beau volume in-12, prix : 3 fr. 50. Chez Didier, 35, quai des Augustins.

(2) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris. Beau volume, prix : 2 fr.

(3) Un volume, 2 francs, chez C. Dillet, rue de Sévres, 15, Paris.

de la misère, & elles dénotent, chez leur auteur, une âme qui connaît les indigents & qui compatit à leurs souffrances, cela seul suffirait à les rendre intéressantes, quoique l'histoire d'Antoine, orphelin abandonné sur le pavé de Paris, celle de Thérèse, pauvre fille noblement dévouée aux siens, aient le charme d'une saisissante réalité. *Le problème à résoudre et les Filles de l'ouvrier* sont également des travaux pleins de cœur & d'intérêt. Le talent de madame de Boden est incontestable; elle sait

voir & elle sait raconter; je reprocherai seulement à son genre d'esprit une certaine austérité : elle peint le malheur, elle détaille la croix, mais l'onction qui en découle pour les amis de Dieu, elle ne sait ou ne veut pas la rendre, & elle fait souvenir d'un adage de miss Edgeworth : *C'est un crime de haute trahison envers la vertu que de ne pas la rendre aimable*. Qu'elle nous pardonne cette sévérité, née du goût & de l'estime que nous professons pour ses utiles écrits. M. B.

LE

## TRAIT-D'UNION

(SUITE ET FIN.)

XVIII

EN FAMILLE.

AUCUNE pompe inutile n'accompagna les funérailles du pauvre Étienne; son frère conduisit le deuil, des amis, des voisins suivirent le cercueil, l'église versa sur lui ses prières & ses promesses pleines d'immortalité, les pauvres furent secourus ce jour-là en mémoire de celui qui partait, & ce fut tout. A quoi bon des honneurs, des lumières funéraires, un drap de velours blanc, une longue suite d'indifférents pour celui qui ne fut rien, qui passa inconnu, & qui, plus qu'un autre, avait dû franchir les portes du tombeau, pour arriver à la plénitude de la vie? Sa sœur le pleura amèrement, ce mélancolique compagnon de sa jeunesse, qui avait projeté tant d'ombre sur ses jours; elle pleurait sur lui, non parce qu'il reposait enfin, non parce que son cœur orageux ne battait plus, mais parce qu'il avait si peu vécu pour Dieu & pour lui-même; elle pleurait sur elle, désormais seule; elle pensait avec effroi à ces heures dont elle ne saurait que faire, puisqu'elle ne les lui donnerait plus; elle regardait l'avenir, longue route dépouillée, sans fraîcheur & sans ombre, &, se souvenant du matin de ses jours où les nuages étaient couleur d'opale, elle frémissait instinctivement à la vue de l'horizon gris & terne qui pèserait sur elle. Elle pleurait

donc & sur Étienne & sur elle-même; elle regardait le crucifix; une heure se passa ainsi. Le cercueil, au son des cloches, sortit de l'église, voisine de la demeure de Marguerite; à travers les volets fermés, elle entendit la voix des prêtres... ils finissaient le *Requiem*, ils entonnaient ce chant de joie & de triomphe : *In paradiso!* elle frissonna d'émotion & d'une sublime espérance.

« En paradis ! dit-elle, en paradis ! je les reverrai, mes bien-aimés, père, mère, frère, ami ! je les retrouverai pour toujours ! la vie est courte, le ciel est proche, au ciel donc ! »

Elle releva la tête.

« Là où il n'y a plus rien, a dit un philosophe chrétien, il y a Dieu ! »

Deux jours après, Albéric, accompagné d'Alice, revint chez sa sœur pour la levée des scellés, car Marguerite avait désiré qu'on suivît les formalités ordinaires, précautions prudentes & sûres que la loi élève contre les prétentions & les convoitises des héritiers. Elle rentra, le cœur serré, dans la chambre où Étienne avait si longtemps languï; elle revit, les yeux mouillés, ces objets familiers, meubles, sièges, tableaux, bronzes qu'il avait tous choisis & qui avaient, la plupart, leur petite histoire; elle soupira devant le lit aux rideaux abaissés... Cyrus avait repris, sur le tapis, sa place accoutumée, & il levait des yeux mélancoliques sur la couche d'où la main de son maître ne s'abaissait plus vers lui... Albéric avait l'air affligé; des souvenirs & des regrets agitaient son cœur, & il ne pouvait qu'être satisfait de l'expression grave d'A-

lice qui, pour la première fois, semblait tout à fait à l'unisson des sentiments de sa famille. Made-moiselle Mélanie, bonne âme sensible aux peines d'autrui, pleurait en silence ce cousin qu'elle n'avait guère aimé, mais dont la mort causait la douleur de ceux qu'elle aimait.

Le juge de paix leva les scellés de cire, &, après une longue hésitation, Albéric ouvrit les tiroirs d'un meuble à cariatides, du temps de Henri II, où Étienne enfermait & cachait ce qu'il avait de précieux. On trouva d'abord toute une collection de bijoux, bagues, chaînes, breloques, épingles, dont la vue rappela au frère & à la sœur les goûts divers & toujours ardents de leur pauvre ami; dans un autre tiroir, se trouvaient, rangées avec ordre, les lettres que lui avait écrites sa mère durant de courtes absences, un commencement d'herbier, des plantes tombant en poussière, des coquillages, des polypiers, des zoophytes, autres épaves de ses goûts éphémères; des photographies remplissaient jusqu'aux bords deux cases du meuble; dans un tiroir secret, dont Marguerite connaissait le jeu, se trouvait une photographie retouchée au crayon, elle représentait Alice en habit de cheval, ayant Cyrus auprès d'elle... Albéric la prit, la regarda longtemps; Alice s'avança, la regarda à son tour, se reconnut & dit, avec un soupir qui n'exprimait pas précisément le chagrin :

« Pauvre, pauvre garçon ! »

Albéric rejeta le portrait dans le fond du tiroir, le ferma vivement, & ouvrit d'une main fiévreuse les autres cachettes, réduits, cases qui se dérobaient sous les fleurs, les chimères, les ornements du meuble; il ne trouva plus rien que de l'argent, de la cire à cacheter & une ou deux fioles qui avaient contenu des liqueurs des îles. Dans les armoires, les commodes, il ne se trouvait que des vêtements en grand nombre & d'un choix varié.

« Je suis surpris, très-surpris, dit Albéric en terminant ce travail peu agréable, je croyais mettre la main sur un testament.

— Vous n'y pensez pas, Albéric, s'écria made-moiselle Mélanie; votre frère, que Dieu ait son âme, n'était pas un grand clerc.

— Il en savait assez pour écrire une dernière volonté, & je pensais, j'étais persuadé, Marguerite, qu'il vous avait laissé sa fortune... »

A ce mot, Alice, en dépit du pouvoir qu'elle avait acquis sur sa physionomie, pâlit & se troubla; Marguerite le vit &, avec douceur, elle dit à son frère :

« Je suis charmée qu'il ne l'ait pas fait.

— Je sais que ce n'est pas avec de l'argent que des soins tels que les vôtres pouvaient être payés, mais enfin c'eût été un témoignage de souvenir & de reconnaissance dont j'aurais su bon gré à Étienne.

— Je ne suis pas de votre avis, mon cher Albéric, répondit Marguerite avec un sourire tranquille, les choses sont bien telles qu'elles sont, ma for-

tune me suffit, tandis que vous avez deux enfants auxquels il faut songer.

Alice respira, car ce mot mit fin à l'entretien; le frère & la sœur se partagèrent également & cordialement les souvenirs d'Étienne, mais Marguerite choisit dans son lot quelques bijoux remarquables par leur beauté : un anneau gothique, deux épingles, une de perles, une de malachite, une cave à odeur couverte de peintures du dix-huitième siècle, & elle donna ces objets précieux & charmants à sa belle-sœur. Alice les reçut avec un peu d'embarras; elle sentait un pardon sous ce présent offert avec une grave douceur; mais bientôt elle se tranquillisa, elle admira avec des exclamations enfantines ce qu'elle venait de recevoir, tourna dans tous les sens l'anneau & les flacons d'or de la cave, sauta deux ou trois fois au cou de Marguerite, & fut enfin si gracieuse qu'il parut aussi impossible de supposer rien de mauvais sous ce charme, que d'appréhender le coup de bec d'un faible & brillant colibri ou la dent d'une biche légère.

Albéric & sa femme retournèrent vers le soir à Paris; mademoiselle Mélanie se coucha aussitôt; elle était fatiguée de veilles & d'émotions; Marguerite demeura seule, & ceux qui ont porté le deuil de leurs proches savent combien sont écrasantes les premières heures de la solitude! La scène qui venait de se passer, ces souvenirs qui avaient évoqué pour son cœur les premières années du pauvre Étienne, ses études inconstantes, ses goûts, ses caprices, & enfin, ce qui fut plus durable, son malheureux amour, l'hypocrisie d'Alice, la dureté secrète de cette âme qui ne connaissait ni la sympathie ni le remords, l'avenir d'Albéric & de ses enfants, si compromis par le caractère de l'épouse & de la mère; son propre avenir, son isolement, tout la plongea dans un profond & muet chagrin; sa vie lui paraissait un fardeau, puisqu'elle n'était nécessaire à personne. Elle s'efforça de se raisonner, de s'exhorter, mais il est de certaines douleurs morales comme de certaines souffrances physiques : elles dominent tout, & plus on fait d'efforts pour les étouffer, plus elles éclatent avec violence.

L'heure était mauvaise pour Marguerite.

Elle restait assise au fond d'une bergère, les mains croisées sur ses genoux & les yeux perdus dans le vague; elle avait voulu prier, mais les paroles saintes expiraient sur ses lèvres; elle avait voulu lire, mais sa pensée errait ailleurs, & des larmes rares roulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer. C'était l'heure mauvaise, l'heure que le divin Maître a voulu subir au jardin de l'Agonie, alors qu'entre le ciel obscurci & la terre menaçante, il a dit : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* »

La pendule sonnait neuf heures quand un faible coup de sonnette retentit dans le silence. Marguerite prêta l'oreille : elle entendit une voix d'enfant qui tremblait, balbutiait & suppliait.

« Qu'est-ce ? demanda Marguerite en ouvrant la porte qui donnait sur le vestibule.

— Oh ! mademoiselle, venez vite, *maman* va mourir ! »

Marguerite reconnut dans celle qui lui parlait l'enfant d'une pauvre veuve qu'elle avait souvent secourue.

« Elle est malade, votre mère ? »

— Très-malade, elle vomit le sang. »

Marguerite s'anima à ces mots : elle se fit donner son chapeau, son manteau & dit à l'enfant : « Allons ! »

L'enfant ne parut pas surprise ; elle ôta ses sabots pour courir plus vite. Marguerite sonna en passant chez le docteur Vigne & le fit prier de venir la rejoindre chez la veuve Legrand, & après une course rapide elle arriva à la pauvre maison. La petite Cécile la précédait, ouvrit une porte & cria :

« Voici la demoiselle. »

Marguerite entra & vit, à la lueur d'une petite lampe, la mère de Cécile, la jeune veuve, assise sur son lit, pâle, défaits & tenant à la main un mouchoir plein de sang. Ses draps étaient couverts d'éclaboussures sanglantes, ainsi que ses vêtements, & trois petits garçons, rangés au pied du lit, regardaient avec un effroi impuissant leur mère mourante. Elle leva les yeux sur Marguerite, & ce regard abattu exprimait encore, au milieu de l'angoisse du moment, une vive reconnaissance ; elle voulut parler, Marguerite s'y opposa.

« Ce ne sera rien, dit-elle, tranquillisez-vous, je pourrai à tout. Soyez bien en paix, nous allons vous guérir.

— Je l'espère bien ! répondit la bonne & grosse voix du docteur Vigne, qui venait d'entrer. Voyons. »

Il tâta le poulx de la pauvre femme.

« Excès de fatigue, dit-il à demi-voix.

— *Maman* a eu tant de mal ! répliqua la petite Cécile qui avait saisi le mot au passage. Elle passait les nuits chez sa maîtresse blanchisseuse qui a beaucoup d'ouvrage.

— Quel courage ! dit Marguerite.

— Il le fallait bien, pour ces pauvres petits ! dit la veuve d'une voix faible.

— Chut ! chut ! je ne réponds pas de vous si vous parlez ! Vous, mon enfant, vous allez chercher de la glace chez le pâtissier & du bouillon chez moi, ainsi qu'une demi-bouteille de vieux bordeaux. Vous donnerez ce billet à ma servante.

— J'y cours, répondit Cécile.

— Je vous laisse faire aujourd'hui, docteur, dit Marguerite à demi-voix, mais demain je réclame mes droits ; cette famille m'appartient, le bon Dieu me l'a envoyée à l'heure propice. »

Des larmes, mais douces, triomphantes, conso-

lantes, coulaient de ses yeux, elle embrassa le plus petit enfant pour les cacher.

L'heure de l'épreuve & de la douleur est aussi celle de la Providence.

Cette histoire n'a pas de conclusion : elle ne se termine ni par une mort ni par un mariage. Marguerite suit courageusement la voie où Dieu l'a conduite, & elle trouve dans l'exercice ardent de la charité le bonheur le plus certain d'ici-bas, bonheur indépendant des hommes, supérieur aux circonstances & au temps, & qui ne relève que de la conscience & de Dieu. Les pauvres sont souvent ingrats, mais Dieu est toujours fidèle, & fidèles comme lui les promesses immortelles.

Albéric marche aussi dans la voie qu'il s'est tracée ; il est devenu fort riche, il est comblé d'honneurs, justifiés par ses succès & même par ses talents ; il deviendrait ministre que ses amis ne s'en étonneraient pas ; sa femme, aussi brillante que lui, est coquette & légère en apparence, ambicieuse dans le fond, & elle tient trop à sa position, elle a, au sujet de l'avenir, de trop hautes visées pour compromettre par des étourderies sa réputation par de folles dépenses sa fortune.

Leurs enfants sont beaux & intelligents ; Raoul est cité parmi les lauréats d'un des grands lycées de Paris ; on remarque déjà la tournure & la spirituelle figure de Madeleine ; toute la famille est entourée d'un prestige irrésistible, on les cite, on les admire, on les envie... & Albéric n'est pas heureux ; il désire des biens qu'il ne possédera jamais. L'amour, la douce intimité, la vie au foyer, puérilités romanesques qui font rire Alice... Il aime ses enfants avec passion, & ses enfants, égoïstes, durs & charmants, ne lui rendent pas sa tendresse. Raoul pense à son cheval, Madeleine à ses parures ; ils flattent dans leur père le banquier qui peut leur fournir des fonds, mais ils ne l'aiment pas, ils le trouvent un peu ridicule, un peu arriéré de vouloir être aimé. Albéric, cet homme si heureux, si entouré, cet homme que l'on se montre aux Champs-Élysées, dans sa voiture traînée par un attelage célèbre à Paris, assis auprès de sa femme, toujours jolie, ayant devant lui son fils, adolescent envié des mères, sa fille, belle, fine, élégante, Albéric souffre, & il se trouverait seul sur la terre s'il n'avait Marguerite.

Il la voit fréquemment, elle lui donne de bons conseils, il lui donne de l'argent pour ses pauvres, & elle espère que le chagrin & la charité le ramèneront enfin à Dieu. Il lui semble qu'elle a été laissée sur la terre comme un petit fanal, pour montrer le rivage éternel à ce frère malheureux & le réunir à ceux qui les attendent au port. Le Seigneur l'exaucera-t-il ? sera-t-elle le trait d'union entre son frère & le ciel ?

MATHILDE BOURDON.

# UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

(FIN)

IV

LA CONTAGION DE LA TRISTESSE.

**L**a conversation de madame de Sugères avec le général Bronchard ne suffit point à ouvrir les yeux de Julie. Elle fit comme font beaucoup de gens, comme nous l'avons fait nous-même peut-être. Au lieu de chercher quelle pouvait être la valeur de ce conseil, elle aima mieux, pour s'en défendre plus aisément, s'armer contre le général du ridicule auquel il prêtait. Elle se remettait sans cesse devant les yeux cette éloquence aux métaphores toutes militaires, ces gestes qui ressemblaient à des mouvements d'escrime, ces intonations faites pour rappeler les manœuvres d'une revue. Elle voyait encore le bon général prenant la fuite à l'arrivée d'Abel, dans la crainte sans doute d'éclater & de ne pouvoir plus contenir les reproches qu'elle lui ordonnait de taire.

Il faut bien reconnaître que la vérité ne laisse pas d'avoir, comme tout le monde, grand besoin de recommandations. Lorsqu'elle vous donne les avis les plus charitables & les plus sensés, elle court grand risque de perdre ses peines, si l'interprète dont elle se sert provoque le sourire de la gaieté ou la résistance de l'obstination.

Madame de Sugères, au lieu de garder de cet entretien un sentiment de reconnaissance pour le bon cœur du général, commit l'ingratitude d'en rester froissée. Elle éprouvait contre l'honnête Bronchard, non pas ce ressentiment loyal qui se fait pardonner jusqu'à l'injustice par sa sincérité & sa franchise, mais je ne sais quelle amertume dissimulée, vilain mélange d'une indifférence qu'on joue & d'une colère qu'on cache. Au reste, sa mélancolie changeait peu à peu de nature ; elle fermentait, elle devenait aigre.

Il ne faut pas s'imaginer que la tristesse se dérobe plus qu'aucun autre sentiment, aux lois éternelles du cœur humain. Dès qu'un sentiment ne trouve plus de contre-poids dans la résistance de notre volonté & le jugement de notre raison, dès que l'âme s'y abandonne de parti pris, sans rien faire pour en diminuer l'intensité ni pour en arrê-

ter les progrès, il devient inévitable que ce sentiment se transforme en une passion. Encore un peu de temps & voici qu'au lieu de nous presser, il nous emporte. Nous ne songeons même plus à discuter les actions qu'il nous suggère. Il nous suffit que ces actions soient dans la direction de notre pente & dans le sens de notre courant.

La tristesse n'échappe pas à cette transformation. Elle commence par n'être dans les âmes qu'un sentiment purement individuel & qui ne semble pas destiné à sortir jamais des limites les plus étroites de notre conscience personnelle. Nous sommes tristes d'abord pour notre propre compte, pour notre propre satisfaction, si l'on peut ainsi parler. Mais avec le temps cette passion cesse d'être une jouissance égoïste de notre douleur & de notre découragement ; notre mélancolie devient en quelque sorte envahissante ; nous l'étendons autour de nous comme un voile funèbre. Nous ne souffrons plus que personne se présente devant nous avec une figure souriante. Il nous semble que le rire est une insulte à notre souffrance, & nous ne tardons pas à imposer aux autres notre douloureuse façon de sentir & de penser.

C'est par là que s'explique l'impuissance d'Abel vis-à-vis de sa femme, & comment ce caractère si ferme se trouvait brisé, cette heureuse ardeur refroidie, cette franche gaieté éteinte & anéantie, dès que le moindre échange de paroles le mettait en contact avec le désenchantement de Julie.

Un des caractères les plus essentiels de toute passion, un des moyens les plus efficaces qu'elle met en œuvre pour résister à tout remède & à toute conversion, c'est de ne vouloir absolument rien entendre. Elle se préserve de la défaite en se dérochant au combat.

C'était là, au plus haut degré, l'attitude & la ressource de Julie. Elle avait compris, avec la perspicacité & la pénétration de son esprit, quelles ressources offrait contre la mélancolie le caractère si ferme, si décidé, si éminemment pratique de son mari. Il y avait dans monsieur de Sugères un calme & une force capables de se communiquer aux plus opiniâtres, & d'apprendre aux plus découragés le devoir de la vie.

Monsieur de Sugères était une de ces natures puissantes dans l'ordre moral qui ne reculent point devant la pensée d'ajouter à leur propre responsa-

bilité la responsabilité d'autrui. Lorsque cette âme loyale & hardie était venue au-devant de mademoiselle d'Alvaize, il lui avait tendu les bras, afin que si elle ne se sentait pas la force de marcher seule, d'avancer, en un mot de se suffire à elle-même, elle pût s'abandonner à lui & se laisser en quelque sorte porter par ce vaillant compagnon à travers les difficultés de la vie.

Julie avait compris, dès la première heure, tout ce qu'il y avait de tendresse & de dévouement dans l'âme d'Abel. Elle avait senti que si elle se prêtait à cette influence, elle ne tarderait pas à se trouver conquise & dominée. Il lui faudrait, si elle entraînait une fois dans ce nouvel ordre des sentiments & d'impressions, renoncer à toutes ses habitudes morales, reconnaître l'erreur de son ancienne tristesse & reprendre à la vie ce goût & cet intérêt qu'elle avait depuis si longtemps perdus. Son premier mouvement fut donc de se mettre sur la défensive. Elle n'était point attaquée encore, qu'elle avait pris déjà vis-à-vis d'Abel une attitude de rébellion & d'hostilité.

Cette conduite de madame de Sugères était bien injuste. Abel n'était pas, en effet, une de ces volontés cassantes & provocatrices qui tentent d'emporter les âmes de haute lutte. Il était, sans doute, de ceux qui veulent conquérir les cœurs, succès auquel les égoïstes seuls demeurent insensibles, mais aussi de ceux qui se font une gloire & une délicatesse de ne les obtenir que de leur justice & de leur raison.

Il aborda l'âme malade de Julie avec cet excès de précaution, cette prudence de mouvement, cette inquiétude du tact, avec lesquels nos célèbres chirurgiens portent la main sur une plaie vive. Ils savent d'avance qu'en dépit de tout leur art & de toutes leurs précautions, les moyens les plus doux ne laisseront pas de faire souffrir le patient. Son premier soin fut de ne heurter en rien les emportements mélancoliques de la jeune femme. Bien loin de lui rompre en visière & de lui opposer les mille objections dont son expérience de la vie ne l'aurait pas laissé manquer, il mettait une complaisance évidente à entrer dans les sentiments de Julie. Il pliait ses propres idées dans le sens qu'elle lui montrait, &, sans épouser les excès de ses emportements, il mettait la bonne volonté la plus gracieuse à justifier au besoin la tristesse qu'il lui voyait. Mais Abel avait trop de bon sens pour aller jusqu'à l'extrémité de cette tristesse & Julie trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir que son mari s'arrêtait & l'abandonnait en chemin. Il lui vint d'abord cette bonne & salutaire pensée qu'il fallait laisser monsieur de Sugères à sa confiance & à sa force; qu'il était bien heureux, après tout, de se tirer de la vie par cette méthode vaillante; qu'il valait mieux encore sauver cette foi en soi-même, & dût le bonheur n'être qu'une illusion, la garder comme un motif de courage & comme un soutien de sa volonté. Malheureusement, ce respect si équitable de la liberté de son mari ne

fut pas de longue durée dans l'âme de Julie. Elle voulait bien sans doute le laisser à son indépendance & par conséquent à sa fermeté; mais c'était, comme il arrive toujours, avec l'arrière-pensée de le voir dériver de son côté & de le conquérir insensiblement à ses impressions.

Il y eut là, pour madame de Sugères, un déappointement cruel. Elle se sentit pour la première fois en présence de la fermeté masculine. La médiocrité humaine est ainsi faite, que la plupart des gens cèdent volontiers de leurs idées, tandis qu'ils se montrent intraitables sur leurs actions. Il est facile d'obtenir d'eux une rétractation, même de leurs jugements les plus anciens & en apparence les mieux assurés. Au contraire, s'il s'agit de la démarche la plus insignifiante, de l'attitude la plus puérile, de l'action la plus indifférente, vous vous trouvez en présence d'une obstination invincible. C'est ainsi que toute la fermeté se dépense dans l'entêtement, à propos de ce qui n'en vaut point la peine, tandis que nous ne réservons aucun intérêt & nous ne gardons aucun attachement à nos idées les plus considérables.

Monsieur de Sugères avait trop de distinction dans l'esprit & trop d'élévation dans le caractère pour prendre ainsi la vie par son petit côté. Il pensait avec raison que le grand art de la conduite consiste précisément à ne point se dépenser pour les déterminations médiocres, à glisser au besoin sur les détails, & en revanche à concentrer à propos sa force de résolution sur ce qui mérite en effet l'insigne honneur d'être voulu. Il en résultait que, contrairement au plus grand nombre des hommes, monsieur de Sugères tenait invinciblement à ses idées & se montrait coulant sur le plus grand nombre de ses actions.

Julie se laissa prendre d'abord à cette facilité apparente de son mari. Elle le trouvait si docile, si disposé à toutes les concessions, même à celles qui semblaient devoir lui coûter le plus, qu'elle s'était aisément imaginé avoir établi sur cette âme un empire souverain.

Elle le voyait toujours prêt à céder, non pas seulement à ses volontés mais au besoin à ses caprices; allant au-devant, non pas seulement de ses prières, mais de ses désirs; prompt à se taire lorsqu'elle ne paraissait pas souhaiter la suite de l'entretien, disposé à prendre la parole dès qu'elle attendait une réponse.

Ce qui surtout lui avait fait illusion, c'était l'exquise habitude qu'avait Abel de ne point tenir au dernier mot dans aucune discussion. Il est bien rare, tant qu'on ne se sent pas à bout d'arguments, qu'on se résigne au parti de se taire. Cette abnégation est si loin de notre amour-propre & de notre impatience, que la plupart des gens, plutôt que de s'avouer à court, ne craignent pas de répéter pour la seconde & pour la troisième fois les arguments que leur interlocuteur est déjà fatigué d'entendre.

Toutes les fois que madame de Sugères entamait

à Abel quelqu'un des thèmes favoris dont la jeune femme entretenait sa complaisante mélancolie, Abel essayait d'abord de hasarder quelque objection timide. Il en donnait l'indication & attendait que Julie lui en permit le développement. S'il arrivait, & c'était là le cas le plus ordinaire, que la jeune femme prît feu sur le premier soupçon d'une résistance, qu'elle s'armât en guerre contre une réponse dont on lui avait à peine proféré le premier mot ou laissé entrevoir la première idée, monsieur de Sugères gardait le silence.

Il laissait tomber l'entretien sans y mettre ni affectation ni mauvaise humeur, & avec ce bon goût d'un homme qui prendrait trop de plaisir à écouter pour s'aviser de répondre.

Madame de Sugères s'attribua ainsi, pendant les premiers mois de son mariage, tous les succès oratoires dont il lui plut de rêver le triomphe. Elle avait fini par se persuader, de la meilleure foi du monde, tant notre vanité est complaisante & notre foi en nous-mêmes robuste, qu'elle était venue à bout de désarçonner Abel & de lui faire abdiquer ainsi en quelques semaines les convictions de toute sa vie.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir, comme on le pense bien, qu'elle avait pris pour une défaite ce qui, de la part de son mari, n'était qu'une simple courtoisie. Abel demeurait, en effet, aussi calme, aussi inébranlable dans ses idées que si nulle objection ne leur avait été opposée & que si sa femme n'avait rien dit.

Au lieu de rendre justice à la déférence avec laquelle il refusait le combat ou acceptait galamment les apparences de la défaite, Julie ne tarda pas à se sentir irritée du silence même de monsieur de Sugères. Obéissant, au fond de son cœur, à je ne sais quel sentiment contradictoire, elle aurait voulu qu'Abel prît la parole pour défendre ses opinions contre elle, mais à la condition expresse que ce plaidoyer aurait abouti à une rétraction. Au contraire, le silence d'Abel était comme un retranchement impénétrable qui lui permettait de se retirer au dedans de lui-même, & d'y retrouver intactes & inébranlables ses propres idées.

Cette déception de madame de Sugères se renouvelait en quelque sorte à chaque occasion de sa vie. L'amertume qu'amenait après elle cette souffrance continue de son amour-propre la rendait souvent envers son mari plus qu'injuste & presque cruelle. Elle perdait de vue, enivrée par l'aveuglement de sa mélancolie, ce rôle consolateur & providentiel de la femme, qui lui permet de devenir tout à la fois le conseil & la force de son époux. Elle oubliait que, si l'on peut, à la rigueur & aux dépens de sa propre joie, se complaire dans cet assombrissement de sa destinée, il n'est permis à personne, & à une femme surtout, d'être malheureuse pour le compte des autres & de répandre autour de soi son propre désespoir.

Depuis bien longtemps, Abel avait dû renoncer à ce qui aurait été pour lui la force de son travail

& la consolation de sa vie. Sa nature expansive & ouverte avait besoin plus encore d'être accueillie que soutenue. Ce n'était pas cette faiblesse qui demandait à être inspirée & qui n'ose rien résoudre que sous le bénéfice d'un conseil. Monsieur de Sugères allait hardiment en avant, & avec d'autant plus de décision, de confiance & de fermeté, que l'entreprise pouvait paraître plus difficile. Il était trop vaillant & trop résolu pour que l'initiative eût jamais besoin de lui être communiquée. Mais, par une singulière faiblesse, tandis que son intelligence se passait si aisément de conseil & sa volonté de soutien, il n'en était pas de même de son cœur. Il lui fallait absolument se sentir aimé. Il ne pouvait renoncer à cet appui moral que donne la tendresse.

Si madame de Sugères avait pu lire au fond de cette âme si sensible & si vulnérable, elle aurait été effrayée elle-même des tortures qu'elle infligeait si légèrement à son mari.

Aussi les amis d'Abel remarquaient-ils, comme l'avait fait le général Bronchard à l'égard de Julie, une diminution évidente de sa bonne humeur & de sa gaieté. Il ne portait plus la vie avec la même aisance, & si je puis le dire ainsi, avec la même bonne grâce. Il y avait encore dans son talent la même fermeté, dans son esprit la même vigueur, dans ses discours la même inspiration; mais on sentait que ce noble caractère, autrefois si coulant & si doux, finissait par trahir une certaine âpreté, une contention intérieure, une lutte perpétuelle qui ajoutait pour lui le trouble de l'âme aux devoirs plus que suffisants de sa vie & de sa profession.

Si j'ai réussi à faire bien comprendre à mes lectrices la situation d'Abel & de Julie, elles doivent se sentir dans le cœur une grande pitié pour l'un & pour l'autre de mes deux héros.

Je ne connais, en effet, rien de plus poignant en ce monde, que de voir ainsi un mari & une femme comblés tous les deux des dons que chacun envie : riches, beaux, considérés, n'ayant rien à demander à Dieu lui-même, si ce n'est la continuation de leur bonheur, & qui trouvent cependant le moyen de tromper toutes les prévisions humaines & de se faire, à leur usage personnel, un malheur que la raison jugerait impossible.

Cette situation de monsieur & de madame de Sugères n'était pas de celles qui, nées d'un caprice ou d'un malentendu, se dénouent souvent de la même façon qu'elles se sont produites, c'est-à-dire par quelque accident involontaire & imprévu.

Le malheur de l'un & de l'autre se trouvait avoir sa racine tout au fond du caractère de Julie, & comme il entre dans la nature de tout penchant livré à lui-même de s'accroître en proportion de la complaisance avec laquelle on lui cède, cette amertume, ce désenchantement, cette tristesse devaient, en dépit de l'honnêteté & du bon vouloir de monsieur & madame de Sugères, les entraîner

infailliblement quelque jour à une situation violente.

Bien des jeunes femmes ne prennent point assez garde aux efforts de patience & de vertu qu'elles exigent ainsi quotidiennement de leur mari. Elles usent, jour par jour, sans profit, sans véritable joie, ce capital de tendresse & d'affection qu'elles devraient mettre tous leurs soins à ménager & à accroître. Elles rendent nécessaire, seulement pour se faire supporter, plus de bonne volonté & plus de raison qu'il n'en faudrait pour suffire à tous les autres devoirs de la vie.

Cette situation se produit dans les jeunes ménages plus souvent qu'on ne le supposerait. Elle présente plus de dangers qu'on ne l'imagine.

On a dit depuis longtemps que, pour les enfants & pour les fous, vingt ans & vingt francs sont un capital qui ne doit jamais finir. — Les nouvelles épousées, dans l'aveuglement de leur inexpérience, ne songent point à se demander combien de temps peut durer une affection que rien ne renouvelle & dont chaque jour recommence l'épreuve ?

Ce qui arrive le plus souvent, en pareil cas, c'est que la patience se perd, comme le dit si énergiquement le langage. La femme se croit méconnue, le mari se sent opprimé. Tous deux éprouvent, chacun de son côté, une déception dont ils se croient la victime ; puis viennent, à propos des événements les plus futiles, des circonstances les plus insignifiantes, les explications, les reproches, parfois les mots irréparables, & toutes les joies de l'avenir se trouvent détruites avant même de s'être épanouies.

Le ménage de monsieur de Sugères ne paraissait pas destiné plus que les autres à échapper à cette crise. Julie y mettait trop d'égoïsme, trop d'oubli de ce qu'elle devait à son mari, pour qu'un jour ou l'autre, en dépit de la sérénité d'Abel, elle ne fût pas exposée à entendre ou à deviner qu'elle rendait en effet son mari bien malheureux.

Alors il arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, qu'au lieu de se repentir & de changer les allures de sa conduite, une jeune femme aigrie de ses propres torts trouve un nouveau grief contre son mari dans les reproches même qu'elle mérite. La vie de madame de Sugères eut un dénouement plus heureux.

Il me reste à vous le raconter.

### TROISIÈME PARTIE

#### I

Je crois que j'ai fait allusion, en passant, à cette vieille domestique que madame de Sugères la mère avait léguée en mourant à son fils.

Il me semble avoir dit déjà que madame Blandine Fourvel entrée à quatorze ans, & presque au lendemain de sa première communion, au service de la

famille de Sugères, avait assisté à la naissance d'Abel & ne l'avait pas quitté de toute sa vie.

Lorsque mademoiselle d'Alvaize était devenue madame de Sugères, elle avait regardé comme un avantage inestimable de trouver dans la maison de son mari une personne de cette capacité & je puis le dire aussi, de cette valeur morale.

La pitié, dans toutes les conditions de la vie, répand sur une âme vraiment religieuse & vraiment chrétienne une sorte de paix & de douceur dont on ne saurait méconnaître le charme, pas plus que contester l'empire.

Je me suis souvenu bien des fois que le royaume des cieux avait été particulièrement promis aux petits & aux humbles, lorsqu'il m'a été donné de rencontrer dans une classe inférieure, dans une situation obscure & dédaignée, quelques-unes de ces natures d'élite qui doivent leur distinction ignorée, non pas à la culture de leur intelligence mais à la supériorité de leur vertu.

Il faut le reconnaître. Il y a dans le cœur, dans l'élévation du caractère, dans une pratique tout à la fois héroïque et résignée des devoirs les plus petits & les moins glorieux, le point de départ d'une transformation idéale, une lumière véritable.

Les philosophes & les moralistes dont la vie tout entière s'est écoulée dans les analyses savantes & les subtiles distinctions n'apporteraient peut-être pas dans les détails & lorsqu'il s'agit de pourvoir aux nécessités de chaque jour par des décisions promptes & sûres, n'apporteraient pas autant de fermeté, de sagesse et de vertu, un coup d'œil aussi rapide & aussi infaillible.

Le vrai fond de l'homme est dans sa volonté & non pas, comme affectent de le croire certains favorisés de la science & de l'érudition, dans les facultés de l'intelligence. C'est le déploiement de notre activité morale qui fait notre grandeur & notre force, beaucoup plus que l'essor de nos puissances intellectuelles. Il suffit d'avoir vécu pour mesurer l'intervalle qui sépare le génie même de la sainteté.

#### II

Ce serait trop dire assurément que d'appeler l'humble Blandine Fourvel une sainte. Elle était, pour sa part, si éloignée d'une pareille estime d'elle-même, que, si vous lui en aviez témoigné quelque chose, bien loin de vous en savoir gré ou d'ajouter foi à vos paroles, elle en aurait ressenti une vive blessure, comme d'une raillerie qu'elle n'aurait point méritée.

Blandine apportait à tout ce qu'elle faisait, quel que fût le dégoût ou l'humilité de son occupation, un sentiment dont nous ne manquons point de poursuivre les autres comme d'un reproche, pendant que nous nous en dispensons volontiers

comme d'un excès, je veux parler de ce sentiment de la perfection idéale, si souvent invoqué dans les œuvres de la littérature & de l'art, si complaisamment perdu de vue dans notre propre conduite.

Dès que Blandine avait quelque chose à faire, non pas même un devoir proprement dit à remplir, mais simplement quelqu'une de ces occupations domestiques sans importance et sans nom, dont les plus actifs ne s'acquittent point sans effort & ne se débarrassent pas sans hâte, la vieille servante des Sugères y apportait plus que de l'attention & plus que le sentiment d'une responsabilité réelle, une sorte de recueillement & de respect, comme si elle avait eu d'abord à se satisfaire elle-même avant de s'acquitter vis-à-vis d'autrui.

Cette supériorité morale née d'un instinct héroïque du devoir & confirmée par la persévérance d'une vertu de chaque jour, se complétait par un sentiment profond de son humble situation. Blandine faisait exception à cette catégorie nombreuse de filles honnêtes dont l'éternelle mauvaise humeur semble destinée, par une sorte de compensation providentielle, à amoindrir dans notre estime les meilleures qualités.

A toute heure du jour, Blandine se présentait pour recevoir & exécuter un ordre avec ce visage paisible & souriant qui repose la vue & porte le calme dans les esprits.

### III

Blandine n'avait pu voir sans une douleur profonde l'incurable mélancolie de sa jeune maîtresse.

Elle avait attribué d'abord cette tristesse à ces causes inévitables & que tout le monde connaît : l'impression d'une vie nouvelle, l'ennui de certaines obligations, l'éloignement de ses parents.

Blandine Fourvel pensa qu'il était de son devoir de redoubler d'attention & de prévenances auprès de madame de Sugères. Elle se disait, avec beaucoup de raison & une grande expérience de la vie, que les menus détails, les plus imperceptibles froissements, les contrariétés les plus légères acquièrent tout d'un coup une importance excessive auprès d'une âme aigrie & souffrante. Au contraire les soins délicats, les combinaisons ingénieuses, les petits arrangements, bien qu'on ne vous en sache pas toujours le gré qu'ils méritent, ne laissent pas d'adoucir & de calmer la tristesse la plus rebelle.

La pauvre fille, comme on le voit, se trompait singulièrement dans ses calculs. Elle attribuait à madame de Sugères une mélancolie raisonnable, fondée sur des motifs plausibles & faite pour céder, comme il devrait arriver toujours, à un loyal effort pour s'y soustraire.

Cette âme simple & droite ne connaissait en au-

cune façon le besoin maladif de se complaire dans sa propre douleur, de cultiver avec amour, avec passion, les semences de son ennui jusqu'à ce qu'il envahisse notre destinée.

Ce fut donc avec un étonnement profond qu'elle finit par comprendre, sans pouvoir se l'expliquer, le parti pris de madame de Sugères.

Toutefois Blandine Fourvel avait un trop haut sentiment des convenances, de trop longues habitudes de soumission & de respect, pour laisser rien paraître au dehors de sa surprise. Elle refoula au dedans d'elle-même les réflexions qu'elle ne pouvait exprimer tout haut.

Elle écoutait, dans l'attitude de la plus complète soumission & dans le plus humble silence, les plaintes que sa maîtresse ne manquait pas de lui prodiguer comme à tout le reste de la maison, plaintes & lamentations plus particulièrement pénibles pour un inférieur que pour tout autre. Sans que Julie y prit garde, cette invincible obstination à se dire perpétuellement malheureuse, ce besoin de le démontrer, même à une servante, entraînait pour cette pauvre fille l'amère appréhension d'y avoir peut-être contribué.

Blandine se demandait avec la noble inquiétude des consciences délicates, si, malgré le peu de place qu'elle tenait dans la vie & dans les préoccupations de sa maîtresse, elle s'acquittait suffisamment, suivant son rang & sa condition, des devoirs qui lui étaient imposés vis-à-vis de madame de Sugères, si quelques irrégularités, quelques négligences du service n'avaient point provoqué à juste titre ces mouvements de contrariété ou ces dispositions étranges à la tristesse.

Je ne doute point qu'avec ces perpétuels retours, cette surveillance de tous les instants sur elle-même, Blandine Fourvel n'aboutît à devenir meilleure & plus parfaite encore au service de Julie. Le bon Dieu fait ainsi tourner à l'amélioration & au progrès des uns les imperfections les plus vives & les défauts les moins supportables des autres. Il y a ainsi, par le monde, des gens qui, au lieu d'exister pour la joie de ceux qui les environnent, semblent, grâce à leur caractère atrabilaire, n'avoir pas d'autre destination que d'exercer la patience du prochain.

La douceur de Blandine avait pu sans doute gagner beaucoup à cette dépense prodigieuse de bonne volonté; mais, à ne la prendre que du dehors, il n'était pas difficile non plus de voir ce qu'elle avait perdu.

Elle avait subi l'inévitable effet de la mélancolie répandue autour d'elle par madame de Sugères.

La joyeuse Blandine n'osait plus sourire. Les traits de son visage avaient changé d'expression, à ce point que ses plus vieilles connaissances auraient hésité peut-être à retrouver dans ces lignes sévères, dans ce regard assombri, dans ce visage mélancolique, celle que, malgré son âge, ils avaient connue naguère encore si vive & si sémilante.

IV

Le propre des natures vraiment énergiques est de ne point attendre les événements, mais de marcher au-devant lorsqu'il est nécessaire, & d'en prendre ainsi la direction en même temps que l'initiative.

Les réflexions de Blandine devenaient telles qu'elle voyait le moment où elle ne pourrait plus les dominer. Sa situation à elle-même, elle n'y pensait pas. Elle ne s'était jamais dit un seul instant combien le caractère de sa maîtresse rendait l'existence difficile, aussi difficile, malgré tout le bon cœur de madame de Sugères, qu'il aurait pu arriver avec un caractère haineux & méchant.

Il ne lui était pas même venu à la pensée de songer à une autre condition. Certes elle aurait pu trouver ailleurs une appréciation plus juste & moins chagrine de ses bons efforts. Suivant le dicton populaire, elle n'était point mariée à Julie. Elle ne pouvait que gagner en se plaçant ailleurs.

Blandine Fourvel n'eut pas même à résister à cette tentation. Elle ne lui vint jamais. Pour cette domestique fidèle & reconnaissante, la vie avait commencé dans la famille des Sugères & c'était là qu'elle devait finir. Abel était pour elle, comme Hector pour l'Andromaque d'Homère, sa famille tout entière. Si ce n'était pas dire trop & tomber dans quelque bizarrerie d'expression, elle chérissait monsieur de Sugères tout à la fois avec la tendresse d'une mère, le respect d'une femme, la soumission d'un enfant.

Jamais, par aucune parole de familiarité, même pendant les premières années de la plus tendre enfance d'Abel, elle ne s'était départie du respect qu'elle devait au fils de ses maîtres. Abel lui-même ne lui avait jamais beaucoup parlé en dehors des occasions où il avait eu besoin de ses services; mais pour Blandine, la présence d'Abel dans la maison lui suffisait. Elle le sentait là. Elle avait ainsi pour lui une sorte de culte muet, comme une adoration humaine. Il lui semblait le voir & l'entendre, de la même façon qu'une âme fidèle & croyante jout au dedans d'elle-même de la présence de Dieu.

On comprend combien ce fanatisme de la vieille Blandine pour monsieur de Sugères devait la rendre sensible à la tristesse dont elle le voyait chaque jour gagné & abattu.

Les inférieurs, surtout ceux qui se consacrent à notre service, ne doivent pas toujours être regardés comme des importuns & des indiscrets lorsqu'ils entrent dans tout ce qui nous intéresse, au point d'exercer sur nous une sorte de surveillance & même d'inquisition. Nous ne devons point oublier qu'il n'ont pas les mêmes événements pour remplir leur vie & les mêmes soucis pour occuper leurs pensées. Il est tout naturel qu'obligés comme ils le sont, de céder dans une certaine mesure aux

mouvements de notre humeur, ils suivent les fluctuations de notre esprit, qu'ils prévoient les crises & surprennent les secrets de notre caractère.

Blandine en était venue à discerner, au bruit des pas d'Abel dans le vestibule, & seulement à la façon plus ou moins ferme dont il assurait sa marche, s'il se rendait dans l'appartement de madame de Sugères ou s'il en revenait.

Monsieur de Sugères sortait ordinairement de chez lui & arpentaient le long corridor d'un pas élastique, relevé, joyeux. Mais lorsqu'il regagnait son cabinet, il y avait dans sa démarche, comme dans le bruit de ses pas, quelque chose d'attardé, de chancelant, d'indécis. Il allait se retremper dans sa propre énergie & se remettre des cruels assauts qu'avait reçus son courage.

Alors Blandine Fourvel, assise dans l'antichambre & occupée à quelque travail de couture, laissait tomber silencieusement deux grosses larmes sur son ouvrage. Elle demandait à Dieu de suspendre les épreuves d'Abel & de conserver le bonheur des deux époux.

V

Blandine se présenta un matin chez madame de Sugères. Le visage de Julie prit une expression d'étonnement.

Il y avait longtemps, en effet, que le service était terminé. Madame de Sugères consacrait toujours cette dernière heure qui précède le premier repas de la journée à une sorte de recueillement & de méditation. Elle se repliait sur elle-même, afin de bien se remettre sous les yeux tous les motifs qu'elle pouvait avoir pour se plaindre & pour souffrir.

« Madame, dit avec beaucoup de simplicité & de fermeté Blandine Fourvel, je viens demander à madame la permission de la quitter & de chercher une autre condition. »

Julie fut tellement surprise sur le premier moment qu'elle ne répondit rien & ne parut même pas comprendre.

« Je prie madame de vouloir bien me permettre de m'en aller.

— Où voulez-vous aller, ma fille ?

— Je ne saurais le dire à madame. Je n'ai pas de projet, mais il faut que je me place ailleurs. »

A ces mots prononcés d'une voix tremblante & pleine de larmes, Blandine Fourvel s'arrêta pour ne pas éclater en sanglots.

Madame de Sugères n'en pouvait pas croire ses oreilles. Elle était elle-même très-émue. Elle aimait véritablement la vieille domestique. Le cœur humain est ainsi fait qu'il se prend par toutes les attaches. On aime, dit-on, ceux à qui l'on a fait du bien; on s'attache à eux davantage en propor-

tion de ce bien qu'on leur a fait et du dévouement qu'on leur a témoigné.

Mais n'est-il pas vrai aussi, malgré ce qu'une pareille contradiction présente d'étrange, qu'on aime pareillement les gens en proportion de ce qu'on les a fait souffrir? On s'habitue à les voir supporter nos boutades, nos caprices, notre méchante humeur. Il semble parfois qu'on ne leur en sache aucun gré; mais le jour où ils se disposent enfin à partir & à nous quitter, nous sommes bien amenés à leur rendre justice en même temps qu'à nous-mêmes. Nous nous avouons alors, en dépit de notre orgueil, que nous ne sommes pas d'un commerce facile & que nous pourrions bien ne pas trouver ailleurs que chez eux le même dévouement & la même abnégation.

## VI

Je ne sais si madame de Sugères fit bien toutes ces réflexions, ou si elle obéit à un sentiment d'effusion pour la pauvre fille; mais l'émotion de Blandine la gagnait.

« Vous avez quelque raison pour nous quitter au bout de cinquante années? Il y aura dans peu de mois un demi-siècle que vous êtes entrée au service de la grand'mère de mon mari, la femme du président de Sugères. »

Blandine à son tour ne répondait pas.

« Il faut que vous ayez des motifs bien graves & bien imprévus pour abandonner mon mari dont vous avez si longtemps aimé & servi la mère, pour que vous renonciez à embrasser, avant de mourir, le premier né de la famille d'Abel. »

A ce nom, à cet appel, à ces souvenirs évoqués ainsi tous à la fois, Blandine Fourvel sentit son cœur se fendre. Elle cacha sa figure dans ses mains & se mit à pleurer amèrement.

Madame de Sugères attendit quelques instants pour laisser passer cette première émotion; puis, tout d'un coup, abandonnant le ton de douceur qu'elle avait mis à ses paroles, elle reprit d'une voix ferme & avec l'intonation d'une personne qui compte être obéie :

« Je désire, Blandine, savoir quels sont vos motifs pour nous quitter & je vous prie de me les apprendre. »

Blandine releva la tête. Elle vit madame de Sugères installée dans son fauteuil, dans l'attitude d'une personne qui écoute.

Blandine retint ses larmes, & faisant sur elle-même un effort visible, elle répondit à madame de Sugères :

« Je demande bien pardon à madame de ce que je suis obligée de lui dire. Le bon Dieu m'est témoin que si je parle de tout cela, ce n'est pas pour me plaindre, mais uniquement pour obéir à l'ordre que madame vient de me donner.

» Je ne puis plus me taire, puisque Madame me

commande de l'instruire de ce que j'ai sur le cœur.

» Sans la volonté de madame, je serais partie bien malheureuse, oh! oui! bien malheureuse, mais gardant pour moi mes chagrins, dans la crainte de manquer à madame.

» On ne quitte pas sans pleurer les maîtres que j'ai & cette maison où j'ai passé toute ma vie jusqu'à présent, où on m'a donné du pain & de bons conseils, où défunctes mesdames de Sugères m'avaient recueillie toute petite & appris à lire elles-mêmes comme à leurs propres enfants. »

La fermeté de Blandine s'évanouissait de nouveau devant les souvenirs qui lui revenaient.

Madame de Sugères l'interrompt.

« Pourquoi nous quitter, alors?

— Ah! madame! il faut que madame me permette de le lui dire à elle-même : je sens que je ne peux plus vivre ici, *je ne m'y supporte plus.*

» Cette maison, madame, je l'ai vue joyeuse & contente dans des temps biens durs & à des moments qui n'étaient pas faits pour donner confiance. J'y ai traversé des révolutions, des jours où nos messieurs, malgré tout leur espoir dans la Providence de Dieu, rentraient le soir en branlant la tête & ne paraissaient pas trop sûrs du lendemain.

» Voyez, madame, avec les mains que voilà, j'ai mis dans leur cercueil des personnes bien chères & qui laissaient après elles de grands vides aussi bien dans les cœurs que sur la terre. Mais ceux qui demeuraient pour leur survie étaient de fermes chrétiens, sachant que si la prière & le souvenir sont notre obligation envers les morts, notre devoir envers les vivants est de ne pas les abattre & de ne pas nous complaire, à leurs dépens, dans notre propre douleur.

» Aussi, madame, dans cette maison où le bon Dieu a envoyé comme partout l'épreuve de la douleur, je n'avais jamais vu jusqu'ici ni l'abattement ni la tristesse. On savait que le jour du lendemain devait ramener, avec le devoir à accomplir, le courage d'en venir à bout.

» Madame me pardonnera si une pauvre fille comme moi se trouve faible & sans ressources dans son esprit. Je ne peux pas entendre dire tout le jour que nous sommes malheureux, que la vie est dure, qu'il n'y a nulle joie & nulle félicité ici-bas, sans reconnaître que ma force diminue au dedans de moi. Je perds ma volonté. J'ai beau faire ensuite tout ce que je peux afin de ranimer mon courage, le cœur n'y est plus. Je suis comme un de ces pauvres malades paralysés d'un rhumatisme; ils ont beau s'animer à la marche & secouer leurs membres, ils sentent bien que leurs bras & leurs jambes sont coupés par la maladie & qu'ils ne sauraient plus aller comme auparavant.

» Tout de même, madame, j'ai beau me dire que plus ou moins de joie ne fait rien aux obligations de la vie & aux vrais devoirs de notre condition, il n'en est pas moins certain que je sens

mon âme m'échapper. A force d'entendre dire à madame que tout dans ce monde est pour notre malheur, sans qu'il y ait jamais un rayon de soleil ni une goutte d'eau sur nous, moi, qui n'en sais pas davantage & qui ne peux arranger tout cela, il me semble alors qu'il n'y a plus de Providence ni dans le ciel ni sur la terre.

« Alors, madame, je me trouve vraiment trop malheureuse & il me prend des envies de fondre en larmes.

« Du temps où vivait encore la dernière madame de Sugères, il ne nous aurait pas manqué non plus, si nous avions voulu aussi être tristes, de raisons pour gémir & pour pleurer. Madame de Sugères, la mère, avait enterré trois beaux enfants qui auraient été les frères & sœurs de notre monsieur Abel; & quand monsieur de Sugères, le père de notre monsieur, laissa madame veuve & abandonnée en ce monde, alors que son mari jeune encore lui promettait de si longs jours, il fallait un bien grand courage pour ne pas se laisser tomber tout à fait & pour tenir tête à la vie.

« Je disais bien alors à notre pauvre dame : — Pourquoi un si grand courage qui vous coûte tant? Ne vaudrait-il pas mieux succomber & fléchir un peu? Cela vous soulagerait. »

Elle me répondait doucement :

« Va, ma pauvre fille, on a bien toujours le temps de plier & d'être vaincu. Tant qu'on peut lutter & se défendre, il ne faut rien laisser aller. Le combat qui vous déchire vous coûte encore moins que la défaite. »

« Voilà, madame, ce que notre monsieur Abel a entendu dire & vu pratiquer durant toute sa jeunesse. Madame sa mère, répétait que la tristesse est plus qu'une maladie mais une faute, & que s'y complaire, c'était se livrer à la passion de la faiblesse.

« Madame a bien dû voir par elle-même que notre monsieur Abel n'était pas encore habitué à être malheureux. Madame voit que, malgré tous ses efforts pour le devenir afin de lui complaire, il a bien de la peine à en venir à bout.

« C'est que, voyez-vous, madame, c'est une bien ancienne habitude dans la famille des Sugères d'avoir confiance en Dieu, de compter sur sa Providence, &, par conséquent, de prendre la vie qui nous est donnée, chaque matin, pour une grâce & un bienfait.

« Madame excusera une personne de mon âge & de ma condition. Lorsqu'on a, comme moi, entendu dire une chose toute sa vie, lorsqu'on la tient de ses honorées maîtresses qui en avaient fait la règle de leur conduite, on ne peut pas s'habituer tout d'un coup à cette idée que la vie est faite uniquement pour en pleurer & en souffrir.

« Notre madame nous le répétait tous les jours lorsqu'elle nous voyait quelque chagrin qui ne lui paraissait pas d'importance :

« Mes enfants, on n'est jamais malheureux que de ses fautes. »

« Et moi, j'avais fini par penser que la paix de l'âme, la paix des hommes de bonne volonté, n'était pas une parole vaine.

« Je suis vieille, ma force se retire de moi; je ne veux pas que mon courage s'en aille avec elle. Il faut que je me tienne à l'abri de ces nouvelles pensées, afin de pouvoir terminer mes jours comme je les ai commencés, avec la crainte du Seigneur sans doute, mais aussi avec la confiance dans sa miséricorde. »

## VII

Jamais le vieil adage : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » ne se trouva plus vrai qu'en cette occasion.

Julie avait résisté, jeune fille, aux efforts & au dévouement de son frère & de sa sœur.

Elle s'était montrée rebelle, dans sa mélancolie, aux avertissements & aux instances de ses parents, au point de donner à monsieur & madame d'Alvaize de sérieuses inquiétudes sur son avenir.

Elle avait vu, sans être ébranlée, l'émotion dans lequel cette tristesse obstinée avait jeté Abel, dès le lendemain de leur mariage. Elle avait tenu bon contre sa tendresse. Elle n'avait répondu à cette noble affection que par des lamentations, par le désenchantement dont elle avait entrepris de le rendre tout à la fois le complice & la victime.

Les paroles si honnêtes & si convaincues de la servante Blandine, ces accents tout à la fois si pénétrés & si respectueux, ces reproches si voilés & cependant si vifs, portèrent dans l'âme de Julie un trouble auquel elle ne songea pas cette fois à se dérober.

Les dramaturges qui travaillent pour le théâtre se complaisaient à accumuler, sous prétexte de situations fortes & d'intrigues puissantes, tels enchevêtrements de circonstances qui, seulement pour être compris, demandent un véritable travail de comparaison & de raisonnement. C'est au prix de ce labeur que l'auditoire obtient ensuite l'étonnement de la surprise, plus semblable au plaisir de la difficulté vaincue qu'à l'émotion du sentiment.

Les véritables péripéties & les dénouements les plus inattendus sont encore ceux qui se passent dans l'ombre mystérieuse du cœur humain.

Il se fait alors, au dedans de nous-mêmes, si l'on peut sans inconvénient emprunter ce terme au langage des sciences chimiques, de puissantes réactions. Nous suspendons, pour ainsi dire, l'impulsion première de notre conduite. Nous nous en faisons tout d'un coup les spectateurs & les témoins, après en avoir été les auteurs. La fumée de l'action se dissipe, en quelque sorte, comme il arrive à la suspension des batailles, & nous apercevons clairement le jugement qu'il nous faut porter de nous-mêmes, contrairement aux motifs dont

nous nous étions inspirés avec le plus de résolution.

Ce fut là ce qui arriva à madame de Sugères.

Une fois qu'elle eut consenti à se dire, non pas même qu'elle pouvait bien se tromper, mais simplement à réfléchir sur le système auquel elle s'était obstinée, son passé comme son présent s'éclairèrent tout d'un coup d'un nouveau jour.

Dans les âmes droites & sincères comme celle de Julie, il n'y a qu'un pas de la vue au repentir de ses fautes. De quel droit avait-elle osé, depuis le jour où elle était entrée dans le monde, répandre ainsi, jeune fille, la tristesse au milieu de ses compagnes ? enfant, le chagrin dans le cœur de son père & de sa mère ; épouse, le découragement & presque le chagrin dans l'âme de son mari ?

Vraiment, il fallait qu'elle fit peser sur l'âme de tous ceux qui l'approchaient une oppression bien

lourde & bien cruelle, pour voir ainsi cette honnête servante, malgré le courage de son passé, briser d'elle-même le lien d'un si long attachement & préférer avec l'incertitude d'une nouvelle condition jusqu'aux apparences mêmes de l'ingratitude, plutôt que d'accepter la tâche de la supporter plus longtemps !

Ce que devint madame de Sugères, je n'ai besoin de le dire à personne, & la pénétration de mes lectrices l'a deviné du premier coup.

Madame de Sugères devint précisément le contraire de ce qu'elle avait été jusqu'alors : bonne, douce, gracieuse, prête à glisser sur les maux de la vie, heureuse d'en accepter les bienfaits, telle enfin que je me figure chacune de mes lectrices & qu'il leur est sans doute donné de concevoir l'idéal de la femme en descendant dans leur propre cœur.

ANTONIN RONDELET.

---

## SOUVENIRS DE CRÈTE

---

J'ÉTAIS en Crète depuis deux mois. Mon père, riche propriétaire, y possédait des bois d'oliviers, de châtaigniers, dont l'exploitation avait absorbé tout son temps depuis mon arrivée.

Peu de temps avant mon arrivée, une certaine agitation avait régné dans l'île ; l'ancienne inimitié des Grecs & des Turcs se réveillait & bruissait comme un souffle dans l'air. On nommait même Sfakia, village situé au versant d'une montagne & construit au bord de la mer, comme le foyer de la révolte.

Mon père devait justement y aller pour vendre une partie de sa récolte à un des Grecs les plus importants du district, un des instigateurs de toute insurrection, le nommé Dimitri.

Il se décida à partir tout de suite & m'emmena avec lui pour me faire un peu visiter cette île si riche de végétation, si délicieuse par son climat.

Nous partîmes de grand matin, chevauchant à travers des bois pleins d'ombre, des rochers abruptes, des paysages toujours nouveaux.

Nous nous arrêtâmes, pendant les heures les plus chaudes du jour, chez un grec négociant.

Je trouvai chez lui sa fille, douce & charmante créature, occupée des soins de l'intérieur, s'oubliant elle-même pour être utile à ses parents.

Elle était en compagnie d'une de ses amies qu'elle exhortait à la patience, à la confiance en Dieu.

« Quel grand chagrin avez-vous donc, lui dis-je pour pleurer ainsi ?

— Dieu ne m'a point enlevé Francesco, mon fiancé, me dit-elle, mais chaque jour il est prêt à lui rendre son existence.

— Et pourquoi ? que fait-il ?

— Il est pêcheur d'éponges, c'est la pêche la plus pénible. L'éponge croît à des profondeurs de trente ou quarante brasses. Le pêcheur ne peut y atteindre que chargé d'un poids qui le fasse descendre jusqu'au fond, et alors l'immense masse d'eau qui pèse sur lui l'opprime & l'étouffe. Il s'attache un bloc de marbre du poids de vingt-cinq livres, puis aspire l'air de toutes ses forces pour en remplir ses poumons. Les bateliers Nino & Bamba ne lui parlent plus de peur de le troubler. Alors, il pense à moi, fait le signe de la croix & se jette à la mer. Il détache les éponges du rocher, les entasse dans

un filet qu'il porte au cou, puis tire vivement la corde qui, passée autour de son corps, est tenue à l'extrémité par ses deux camarades. Ces deux braves garçons sont si attentifs au moindre mouvement de ce signal qu'ils ne regarderaient même pas leur mère si elle venait à passer en ce moment.»

Le récit de cette jeune fille m'avait émue. Je voulus lui exprimer par un petit présent l'intérêt qu'elle m'avait inspiré ; je détachai de mon cou une médaille d'argent que je lui donnai. Elle me dit qu'elle la ferait porter à son fiancé avec l'espoir qu'elle lui porterait bonheur.

Je la quittai, ainsi que la fille de notre hôte, pour me remettre en route, le soleil étant à son déclin. Mon bon père avait fait une petite sieste qui l'avait reposé, aussi reprit-il son cheval avec plaisir.

Il me racontait quelques épisodes sur les lieux où nous passions, souvenir des guerres vénitienes ou des dernières insurrections ; il cherchait à me distraire sur la longueur du chemin.

Nous arrivons enfin au défilé qui, à travers les rochers, débouche à Sfakia.

« Je suis bien aise, me dit mon père, de te faire connaître le caractère & l'attitude des Sfakistes.

« Ce sont des hommes plus courageux que ceux du reste de l'île. La nature du pays qu'ils habitent & la confiance qu'ils ont en leur valeur, leur donnent une si grande bravoure, qu'ils ne se sont jamais soumis !

« La difficulté d'envahir leur territoire, leur farouche témérité avaient jadis lassé les Vénitiens, ces seigneurs si abhorrés dans la contrée. Après leur domination, lorsque le croissant eut triomphé, les Grecs furent contraints de payer des impositions fort dures, mais les gouverneurs turcs n'exigèrent de Sfakia d'autre tribut qu'une certaine quantité de glaces qu'ils apportaient de la montagne, au gouverneur de Négalo-Castro. »

Enfin, nous nous arrêtons à la maison but de notre voyage. Au bruit que font les chevaux sur la terre sèche, la porte s'ouvre pour laisser passer Dimitri, puis sa femme & deux petits enfants. Les voisins attirés, eux aussi, par un bruit inaccoutumé, paraissent sur le seuil de leur porte.

Dimitri nous fait un accueil chaleureux, & tandis que les serviteurs nous aident à quitter nos montures, j'examine avec curiosité ces Grecs descendants des anciennes races.

Les hommes sont de haute taille, leur vigueur s'accuse dans l'agilité de leurs mouvements. Ils sont presque tous blonds, les cheveux longs tombant sur leurs épaules. Ils ont de grands yeux clairs, le nez bien dessiné, les dents blanches. Leur physionomie est empreinte du sentiment de fierté que leur donne la conscience de leur force. Leur costume est le même que celui des autres Crétois : une chemise à larges manches, un gilet bleu ouvert, une veste bleue soutachée, une ceinture enroulée à la taille, un pantalon large, blanc & bleu, de hautes bottes de cuir jaune, un fez

rouge à gland bleu, un couteau & des pistolets passés dans la ceinture. Une épaisse capote blanche dont ils se séparent rarement, complète ce costume, sans oublier la longue carabine albanaise jetée sur l'épaule.

Le costume des femmes ajoute à leur beauté naturelle. Il consiste en un caleçon de toile blanche, une chemise en toile ou en laine, à larges manches, serrée à la taille par des cordons de couleur ou d'or, ouverte sur la poitrine par une fente garnie de dentelle de soie. Elles portent par-dessus, une veste brodée, ouverte & sans manches. Les cheveux, épais & généralement très-longs, sont tressés & roulés sur la tête avec un fichu de mousseline plus ou moins riche en broderies, attaché de côté par des épingles de verroterie.

Je fis cette inspection assez rapidement, parce que nous étions invités à entrer chez Dimitri, qui referma sa porte sans se soucier des curieux.

Pendant que je quittais ma longue jupe pour en revêtir une autre & que je mouillais mon visage & mes mains dans l'eau d'une citerne, la maîtresse du logis dressait une table qu'elle couvrit avec les réserves de l'office : amandes fraîches, pistaches, miel succulent du Mont-Hymette, pois chiches grillés au four, figues enfilées dans une paille. Le pilau nous parut excellent ; puis des œufs aux tomates, un petit quartier d'agneau arrosé de jus de citron, du pain de seigle bien dur, le dessert & le café nous régalerent tous.

Nous étions encore à table, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Un des fils courut ouvrir.

« C'est Paraskévy, mon père.

— Entrez, dit le père, & la santé avec vous. Que voulez-vous, la vieille ?

— Que bénis soient les vôtres, Dimitri, & vos musaphirs (invités).

« Katérina, ma belle, donnez-moi un peu de votre levure. J'allais faire ma sieste, lorsque je m'aperçus qu'il n'y avait plus de levure dans ma réserve, il ne m'aurait pas été plus désagréable de voir l'huile faire faute à la mèche. »

Katérina lui donna une portion de sa pâte, aussi précieuse que le feu pour elle & ceux de sa religion. Dimitri lui versa un petit verre de rosolio, liqueur rosée que la vieille, presque centenaire, but avec plaisir. En s'approchant de moi, elle prit ma robe, qu'elle regarda de près.

« Votre robe, mon enfant, a l'air tramé avec les ailes d'un papillon. »

J'avoue que je fus surprise d'entendre une si jolie phrase sortir de sa bouche ; mais ces natures primitives portent la poésie en elles, & l'âge, loin d'éteindre leur imagination, y ajoute par le souvenir du passé.

La journée s'écoula vite, & le soir, venu, je me couchai dans un lit immense, dur comme une planche, entouré d'un rideau de gaze fermé hermétiquement, de crainte des moustiques, qui sont en grande quantité & dont on redoute fort les piqûres.

Je descendis de bonne heure dans la salle, où un grand vieillard entra en même temps que moi. Il semblait si âgé, il était si jaune qu'il ne paraissait plus vivant. C'était un juif, on le reconnaissait à son type accentué & à son costume. Sa grande robe de drap foncé s'ouvrait sur une autre robe rayée de couleur, retenue à la taille par une large ceinture dans laquelle étaient passés des pistolets. Un turban de laine, faisant plusieurs fois le tour de sa tête, le protégeait du froid & des insulations.

« Nazareth, lui dit Katérina, soyez le bienvenu en notre maison ; il y a si longtemps qu'on ne vous a vu ! Le ravin a été inondé, la récolte est rentrée, le fils d'Ypsilanti est mort depuis que vous ne vous êtes assis à notre table.

— Oui, il est vrai ; mais le ravin a séché, une récolte a succédé à l'autre, la fiancée & la mère d'Ypsilanti l'ont enseveli & pleuré, tandis que moi j'ai vu un fils qui mourait seul, car un musulman, sans pitié, a tué son père, il n'avait point de fiancée, il n'avait plus de mère. »

Et il se tut.

On servit à manger au vieillard.

Nous sortîmes avec Katérina, qui nous dit :

« Ce juif est si vieux que personne ne sait son âge. Il fait le commerce des étoffes de Brousse & de Damas, des coraux de Naples, des verroteries de Venise, des filigranes de Gênes, des mousselines peintes, des bijoux ; il a souvent des objets bien riches. Il a entrée chez tous les seigneurs turcs, il vend aux femmes des beys & des agas ; elles lui achètent toujours, parce qu'il excite leur vanité en racontant ce qu'il a vendu dans d'autres harems. Les femmes grecques & européennes font affaire avec lui, il ne les rançonne pas trop. Sa boîte renferme des clous de girofle, du mastic de Chio, qui, mâché longtemps, fait briller les dents ; du gingembre, de la mercerie, de menus objets à l'usage des gens qui, moyennant quelques piastres ou quelques paras, peuvent amuser leurs enfants. Nazareth va chez tous, connaît tous les chemins de l'île, les défilés les plus escarpés, les palais, les pauvres maisons.

» Il sait l'histoire de la Crète, il connaît tout le monde, ceux qui naissent & ceux qui s'en vont ; il prédit parfois l'avenir ; nous le croyons. Mon père, qui est incrédule, dit qu'il ne prédit pas, mais qu'il sait tant, qu'il juge. A la dernière insurrection, il a servi les intérêts des Grecs : il emportait des signes de ralliement tracés sur un papier qu'il glissait dans le canon d'un pistolet ; il porte un pistolet endiablé qui tire plusieurs coups sans lui faire baisser le bras ! Comment oserait-on l'arrêter ?

En ce moment le juif parlait avec agitation.

« Oui, disait-il, j'ai vu passer Kalim-Bey & Abdoul-Effendi ; ils étaient à cheval, suivis de leurs serviteurs portant leurs fusils de chasse, leurs gargouttes pleines d'eau. Ils allaient vite sans se soucier de déchirer les pieds de leurs esclaves, qui

sont Nubiens ; ils gardent les Turcs à la porte de leurs palais. » Puis il remercia Katérina du repas qu'il venait de prendre.

« Heureux est Dimitri de posséder une femme comme toi ! s'écria-t-il.

— Mais pourquoi, au lieu de parcourir les villes & les montagnes, ne fais-tu comme lui et ne choisis-tu pas une femme ? Tu lui donnerais une maison, elle te ferait ton riz & ton café. »

Le juif sourit péniblement, & nous rassemblant du regard, il dit :

« Moi aussi, j'ai connu le parfum de la rose, la fraîcheur de la brise, les horizons de l'espérance ! J'ai vécu alors une seconde fois, mon cœur a battu, mon corps s'est réchauffé, j'oubliais que j'avais les cheveux blancs, écoutez :

Solim pacha achetait des chevaux de race. Je passais un jour devant son palais, dont la porte était ouverte, je m'arrêtai à regarder un cheval magnifique qu'un Arabe de Bengazi cherchait à dompter. La belle bête luttait avec avantage contre le saïs ; ses mouvements vifs & saccadés, ses bonds imprévus exposaient sérieusement la vie du pauvre esclave chargé de le dompter. Je n'osais m'approcher, moi, mécréant, lorsqu'à un nouvel écart du cheval, l'Arabe poussa un cri d'appel. Je me précipitai pour ramasser son fouet à terre ; j'en frappai l'animal, qui, après s'être cabré de colère, s'apaisa tout d'un coup & obéit.

Le pacha Soliman, qui était présent, sans que je l'eusse vu, vint à moi : « Chien de juif ! s'écria-t-il, comment oses-tu souiller mon bien en y touchant ? Par tes regards d'envie tu lui auras porté malheur ! Je ferai laver le seuil de ma maison pour effacer la trace de tes pieds, je ferai brûler des aromates pour purifier l'air de ton haleine. Va-t'en, chien ! » — Je le regardais avec terreur ; mon humilité augmentant son orgueil, il saisit le fouet avec colère & le fit plusieurs fois retomber sur mes épaules.

Je m'éloignai le cœur plein de fiel, désirant le jour où les Grecs feraient un massacre des fils de l'Islam.

Je fus appelé le lendemain chez une Grecque où je trouvais une femme turque enveloppée de ses voiles. Elle me dit : « Nazareth, j'ai besoin d'argent, voici un diamant de prix, combien m'en donnes-tu ? » J'eus peine à retenir mon admiration à la vue de ce bijou. Sa pureté & sa blancheur étaient telles que je n'en avais jamais vu de comparable ; mais mes yeux ne trahirent pas ma pensée. Je voulus dénigrer la valeur de la pierre, quoique la Grecque m'en fit valoir les mérites. « Oh ! Émina, dit la Grecque, lorsque Ibrahim en fit présent à votre père, aurait-il cru que l'avarice de votre époux & maître vous forcerait un jour à le faire estimer par un juif ? »

Ces paroles imprudentes me révélèrent immédiatement la valeur du diamant & le nom de son possesseur. Cette Turque était la femme de Soli-

man, qui m'avait outragé. Je tenais ma fortune & ma vengeance.

Je connaissais l'origine & la valeur du diamant ; tous les juifs l'avaient convoité. La femme du pacha, pressée d'argent, me l'abandonna à un prix ridicule en raison de son poids & de ses qualités exceptionnelles. J'étais donc heureux, & de dépouiller Soliman & de m'enrichir. Le secret devait être gardé des deux côtés.

Je partis la nuit même pour Corfou, où je connaissais un lapidaire nommé Nathan, qui faisait le commerce des plus belles pierres. Ses yeux brillèrent d'envie en voyant mon diamant. J'en demandai un prix si élevé qu'il ne put se décider à me l'acheter. Nous passâmes deux jours entiers à le peser, à en étudier la taille, les facettes, à y faire miroiter le soleil, à faire jaillir le prisme de chacune de ses arêtes, il était si beau !

J'avais annoncé mon départ, & rien n'était conclu entre nous. Je le quittais, lorsqu'en ouvrant la porte, je reculai pour laisser entrer une jeune fille si belle que ses yeux me semblaient aussi lumineux que le diamant d'Émina.

Quand je revins le lendemain, le souvenir tourmenté de l'apparition de la veille, je dis à Nathan que cette femme m'avait semblé bien belle.

— C'est Kadidja, ma fille ; elle demeure chez une sœur de sa mère, mais elle veut la quitter. Tu es riche, tu sais garder ton argent, tu sauras veiller sur un trésor. Laisse-moi ton diamant, qui a de si beaux rayons, & prends ma fille, qui a de si doux regards, vous vous marierez devant le Dieu d'Israël. »

Je l'épousai, je la ramenai dans l'île, je lui achetai une maison qui était plus ornée que celles des riches Turques, je la laissai se parer des plus belles étoffes. Elle avait des serviteurs & sa nourrice qu'elle avait amenée de Corfou. Sa vie était douce & elle me remerciait de la lui avoir faite ainsi.

Au retour de mes excursions, que je ne prolongais guère au delà de quatre jours, je me délassais de mes fatigues en la voyant venir au-devant de moi ; ses longs cheveux tressés tombaient jusqu'à terre, son visage était d'une blancheur mate qui rendait ses lèvres plus roses, ses dents plus éclatantes, ses yeux plus languissants, & elle était aussi bonne que belle !

Je la quittais toujours avec douleur & inquiétude, car des rumeurs sourdes grondaient dans l'air, & l'on craignait chaque jour qu'elles ne se changeassent en révolte.

Mon bonheur dura cinq mois ; hélas ! que de jours pendant ce temps se sont écoulés loin d'elle !

Pendant mes courses à travers l'île, j'appris que les Grecs étaient déterminés à secouer le joug des Turcs ; ils voulaient essayer de reconquérir leur indépendance ; le cri de ralliement était : Mort ou liberté.

Épouvanté à l'idée des barbaries que les Turcs commettraient sur leurs ennemis, je conduisis Kadidja & ses serviteurs à Mélidhoni, dans une caverne immense, taillée dans le roc, & dont l'ouverture étroite permettait à quelques hommes résolus d'en défendre l'entrée.

Plus de trois cents Grecs de l'île, vieillards, femmes & enfants s'y étaient réfugiés. Des hommes jeunes avaient été choisis dans plusieurs districts pour garder cette caverne, qui renfermait les mères, les épouses, les fiancées de chaque village.

J'espérais mieux protéger Kadidja en surveillant les ennemis ; je la quittai donc pour me rapprocher des Turcs.

Mais je n'avais pas soupçonné jusqu'où irait leur cruauté !

Battus sur plusieurs points, chassés de leurs villages, ces hommes, altérés de vengeance, résolurent de détruire les réfugiés de la caverne. Ces ennemis innocents avaient des provisions suffisantes, mais les barbares ne voulurent pas s'arrêter à un blocus ni attendre l'effet de la famine. Ils craignaient aussi quelques secours imprévus. Profitant d'un jour où le vent soufflait contre la grotte, ils y entassèrent toutes sortes d'herbes sèches & y mirent le feu. Alimentée par la brise, la flamme s'éleva rapidement, développant une fumée âcre & épaisse qui se répandit dans l'intérieur.

Les malheureuses victimes s'enfuirent jusque dans les retraites les plus reculées, s'enfoncèrent dans les profondeurs les plus effrayantes du souterrain, mais le nuage fatal les poursuivait toujours ; ils périrent tous étouffés !...

Le pauvre Nazareth s'arrêta à ce souvenir déchirant ; il était anéanti, mais il ne pleurait pas, il n'avait plus de larmes.

Mon père lui demanda ce qu'il attendait encore dans la vie, & pourquoi il travaillait à amasser de l'or :

— « C'est que dans mon cœur croissent deux fleurs sombres : l'une, celle de la vengeance, l'autre, celle de la liberté. »

La dernière insurrection de Crète a été terrible. Les Grecs ont combattu comme des lions, mais le courage ne pouvait vaincre la force.

L'or qui soutient les Grecs traqués dans la montagne a été légué aux insurgés par un juif du nom de Nazareth.

A. M.



## LA MARRAINE

---

« Hélas ! ma pauvre Madeleine,  
J'ai couru tous les environs ;  
Je n'ai pu trouver de marraine,  
Et ne sais comment nous ferons.

» Au nouveau-né que Dieu nous donne  
Nul ne craint de porter malheur,  
En lui refusant cette aumône !  
La pauvreté fait donc bien peur ?

» Et cependant, tout, à l'église,  
Pour le baptême est préparé ;  
Faut-il que l'heure en soit remise ?  
Que dira notre bon curé ? »

Mais tandis que l'on se lamente,  
Une dame, le front voilé,  
La robe jusqu'aux pieds tombante,  
S'offre à ce couple désolé.

— Dites-nous, bonne demoiselle,  
Qui peut vous amener ici ?  
— Pour votre enfant, répondit-elle,  
Soyez désormais sans souci.

Je viens pour être sa marraine,  
Et je vous jure, sur ma foi,  
Que par ma grâce souveraine  
Il sera plus heureux qu'un roi.

Au lieu d'une pauvre chaumière,  
Il habitera des palais,  
Dont le soleil & sa lumière  
Ne sont que de pâles reflets ;

Et dans cette magnificence,  
Loin de vous rester étranger,  
Il brûlera d'impatience  
De vous la faire partager.

— Quoi ! l'enfant qui nous vient de naître,  
Doit avoir un pareil destin ?  
Hélas ! nous n'osions lui promettre  
Que l'indigence & que la faim.

Eh bien ! s'il faut que l'on vous croie,  
Si, pour nous tirer d'embarras,  
Le ciel près de nous vous envoie,  
Prenez notre fils dans vos bras.

Sur les marches du baptistère  
L'enfant est aussitôt porté,  
Mais de l'onde qui régénère  
Dès que son front est humecté !

Au jour qu'il connaissait à peine  
Il clôt la paupière & s'endort...  
Elle avait dit vrai, la marraine ;  
Car la marraine était la mort.

JEAN REBOUL.

---

## REVUE MUSICALE

---

### L'OMBRE

COMPOSITIONS NOUVELLES

---

A propos de l'infériorité des livrets actuels d'opéras comiques sur ceux de la génération précédente auxquels Scribe dut sa légitime renommée, qu'on nous permette de citer quelques fragments d'une lettre de monsieur de Saint-Georges.

« Vous voulez savoir comment se font les pièces ?  
» absolument comme les civets, avec un lièvre.

» Le lièvre de la pièce, c'est l'idée. Que de gens  
» font des civets sans lièvres !

» Une idée consciencieusement élaborée, en-  
» chassée dans un plan mûrement étudié, est in-  
» dispensable pour une pièce bien faite.

» On se sent en sûreté dans une nouvelle mai-  
» son quand les fondations en sont bonnes & les  
» poutres solides. Alors seulement on songe à la  
» meubler, à l'orner & à l'embellir. De nos jours  
» on a l'habitude d'appeler le tapissier avant d'a-  
» voir eu recours à l'architecte, de sorte que la  
» maison s'écroule & que l'art du décorateur ne  
» parvient pas à la sauver.

» La chasse aux idées dramatiques est presque  
» toujours stérile, il vaut mieux attendre ce gibier-  
» là que de courir après. Le hasard se charge  
» d'être le pourvoyeur. Un mot, un fait, un récit  
» fait jaillir un rayon, il ne s'agit plus que de pro-  
» fiter de sa lumière.

» Je visitais un jour le beau château fort de la  
» ville de Niort, berceau de madame de Mainte-  
» non. Dans le coin le plus obscur d'une des salles  
» je remarquai une belle fille de la Vendée qui  
» semblait fuir les regards.

» — C'est votre servante ? dis-je au guichetier.

» — Non, monsieur, c'est une brave paysanne  
» qui devint éprise du fils d'un fermier chez lequel  
» elle était en service. Dur & avare le père, quoique  
» relativement riche, refusait de donner la somme  
» nécessaire pour libérer son fils de la conscription.  
» Marie, au désespoir, eut un instant de folie &  
» vola le père pour racheter le fils. Vol domestique,  
» trois ans de prison.

» Quelques jours après j'écrivais le livret du  
» *Val d'Andorre*.

» Nous écrivions, il y a quelques années, Scribe  
» & moi, un opéra comique pour Adolphe Adam.  
» Le héros de notre pièce était Cagliostro, ce  
» grand charlatan du dernier siècle qui faisait sou-  
» per nos pères avec les ombres de leurs aïeux. Un

» matin, je lisais à Scribe un beau plan recopié de  
» cet opéra en herbe.

» — Qu'en pensez-vous ? lui dis-je.

» — Mais je pense, répondit-il, que c'est affreux  
» sement mauvais, & vous ?

» — Moi, je trouve cela détestable, & voici la  
» pièce brûlée toute vive.

» Six mois après, dans le salon de Scribe, Mé-  
» réchant, vieux camarade du maître de la maison,  
» exaltait avec une sorte d'amertume la finesse ou  
» plutôt l'astuce des femmes.

» Scribe quitta vivement son fauteuil & m'en-  
» traîna dans une embrasure.

» — Notre pièce est faite, me dit-il.

» — Quelle pièce ?

» — Et parbleu ! *Cagliostro* ! n'avez-vous pas  
» entendu Méréchant ? Une ingénue trompe l'im-  
» posteur, déjoue ses ruses, la morale est superbe  
» & notre pièce sauvée.

» Scribe fut prophète, notre *Cagliostro* eut  
» cent représentations. »

Ainsi écrivait monsieur de Saint-Georges, notre  
librettiste le plus distingué.

On ne sait si le poème de *l'Ombre* est dû à  
quelque chose de pareil, mais à coup sûr il peut  
passer pour un modèle du genre, la netteté des  
situations, l'intérêt très-émouvant du drame, la  
clarté & le bon goût s'adaptent merveilleusement  
aux convenances musicales.

Au temps de la guerre des Camisards, un jeune  
fils de famille, du nom de Fabrice, était officier  
dans l'armée royale. Traité injustement par son  
capitaine, il s'empare jusqu'à l'outrager. Pour ce  
fait, il est condamné par le conseil de guerre à être  
fusillé dans les vingt-quatre heures. Mais le capi-  
taine, qui est un honnête homme, place le patient  
au bord d'un fleuve & enlève généreusement les  
balles des fusils qui doivent lui donner la mort.  
Au signal : feu ! une détonation formidable se fait  
entendre ; mais la poudre ne tue pas ; Fabrice  
tombe dans le fleuve, nage & se sauve en Savoie.

Une fois en ce pays, il utilise pour vivre un goût  
passionné qu'il avait pour la sculpture, & le voilà,  
dans son petit logis, travaillant & chantant gaie-  
ment. Il loge chez une jolie propriétaire nommée  
madame Abeille, & il devient l'ami d'un bon &  
respectable docteur s'appelant monsieur Mirouet.

Le pauvre Fabrice, qui ne connaît rien du mé-  
nage & de l'art culinaire, est fort embarrassé dans  
son intérieur solitaire. Une belle jeune fille, en  
quête d'une place tranquille & de gages modérés,  
vient se présenter chez lui. Cette héroïne inatten-  
due est justement une jeune Cévenole, que l'in-  
cendie de la ferme paternelle a poussée à fuir son  
pays, & qui porte sur la terre étrangère un double  
chagrin, celui de rester sans famille & celui, non  
moins douloureux, d'une tendre & innocente affec-  
tion qu'elle nourrissait pour un jeune officier.  
Hélas ! cet officier était mort de mort violente, il a  
vécu & été fusillé. C'est ici qu'éclate la supériorité des  
combinaisons dramatiques sur les vulgaires agis-

sements de la réalité. Dans Fabrice Jeanne recon-  
naît celui qu'elle pleure. Elle reste stupéfaite,  
anéantie. « C'est son ombre, s'écrie-t-elle ! c'est  
son ombre ! Le sculpteur la soutient dans ses bras  
& veut la presser sur son cœur ; mais, dans cette  
effluve de sentiment, la jeune fille voit un outrage ;  
folle d'effroi, elle ouvre une fenêtre & se précipite  
dans un torrent. Fabrice s'y jette pour la saisir &  
parvient à la sauver.

Mais madame Abeille, cette gentille propriétaire  
de Fabrice, a tout vu. Elle trouvait le jeune offi-  
cier fort bien taillé pour faire un honnête mari ;  
elle est furieuse contre la paysanne & la calomnie  
dans toute la ville, & pourtant nulle n'est plus  
pure que cette pauvre petite qui va jusqu'à s'ef-  
frayer, jusqu'à mourir d'un geste innocent. Fabrice  
est devenu introuvable ; en vain on l'appelle, en vain  
on le cherche. Le brave docteur Mirouet, indigné  
des mauvais bruits que la jalouse Abeille a fait  
courir sur la réputation de Jeanne, lui offre sa  
main & sa petite fortune. La propriétaire, hon-  
teuse d'avoir calomnié une innocente, fait amende  
honorable & promet de lui servir de mère. Mais  
pendant que se passent ces calamités domestiques,  
qu'est devenu notre héros ? Hélas ! il a passé la  
frontière ; un des soldats chargés de son exécution  
a raconté l'aventure. On sait qu'il n'est pas mort.  
Or, il faut que la discipline ait son cadavre. A dé-  
faut de celui de Fabrice, elle aura celui du capi-  
taine qui l'a si généreusement sauvé. Fabrice est  
prévenu, il accourt.

« Prenez ma tête, dit-il, mais faites-moi la grâce  
de m'accorder un sursis. On se rend à sa prière.  
Il profite de ces quelques heures pour épouser  
Jeanne & l'instituer sa légataire universelle. Puis,  
au moment où, fidèle à la parole donnée, ils arrache  
des bras de sa femme & court offrir sa poitrine  
aux balles des soldats royaux, le docteur Mirouet  
arrive comme une bombe, poudreux, haletant,  
hors d'haleine & brandit d'une main fiévreuse  
les lettres de grâce accordées au pauvre officier.  
Bref, tout finit par une double noce, car la repen-  
tante Abeille propose au docteur d'associer son  
veuvage à son célibat, ce que l'excellent bon-  
homme accepte avec un empressement quelque  
peu nuancé d'ironie.

Pendant plus de deux heures, le plus sceptique  
des publics français, le public parisien, a été tenu  
en haleine par cette pièce émouvante, quoique  
dénudée de vraisemblance.

La musique de *l'Ombre* est l'œuvre d'une évolu-  
tion décisive dans la manière de monsieur de  
Flottow. *Marta*, *Stradella*, *l'Ame en peine* appar-  
tiennent au genre italien. L'école française peut  
revendiquer *l'Ombre* comme une de ses plus par-  
faites manifestations ; elle a la désinvolture élégante,  
la grâce légère, la verve abondante & facile, la dis-  
tinction un peu cavalière, enfin le trait ; il y a dans  
tout ceci je ne sais quelle empreinte de sentimen-  
talité germanique qui donne une saveur étrange à  
l'inspiration primitive.

« Sur les dix-huit morceaux qui composent cette partition exquise, dit monsieur Blavet, le spirituel feuilletoniste, il en est un seul que je voudrais voir disparaître, c'est la lettre chantée au troisième acte par Montjauze; quelques autres ont monté jusqu'à l'enthousiasme l'intérêt du public, aujourd'hui si difficile à émouvoir. Une fois à ce diapason, il n'en a plus voulu descendre, & c'est par des bravos frénétiques qu'il a successivement acclamé les charmants morceaux de la partition. »

Les jolis couplets :

Quand je monte Cocotte,

détaillés avec infiniment de goût par Meillet, le délicieux quatuor :

La nuit approche, voici l'heure...

& la mélodie finale du deuxième acte :

Pauvre enfant, aujourd'hui si chère!

ont produit un émouvant effet.

Le troisième acte est la fine fleur de la partition, il n'y a aucune plante parasite à en retrancher, c'est une harmonie pleine de parfums d'un bout à l'autre. Le compositeur y a multiplié tous les contrastes & déployé toutes ses ressources; spirituel & fin dans les couplets :

Midi, c'est l'heure étincelante,

gracieux & pimpant dans le trio :

Ma belle, il faut nous préparer,

il vous remue jusqu'à l'âme avec la romance :

Je n'ai qu'un ami dans la vie!

& atteint au plus haut degré de l'inspiration dramatique avec le duo :

Hélas! après tant de souffrance!

Dorénavant on n'appellera plus invariablement monsieur de Flottow l'auteur de *Marta*, on dira

tout aussi justement l'auteur de *l'Ombre*, cette gloire nouvelle vaut son aînée si elle ne l'éclipse pas.

Nous avons besoin de cette œuvre capitale pour nous remettre de toutes les médiocrités musicales dont nous étions fatigués depuis longtemps; honneur au maître qui a remporté cette belle victoire!

Afin de rendre compte, avec détail, du remarquable ouvrage de monsieur de Flottow, nous avons retardé d'un numéro la biographie musicale que nous nous proposons de publier ce mois-ci.

\*\*\*

Citons, en terminant cette revue, quelques-unes des compositions nouvelles parues pendant ce dernier mois.

*Le Réveil des Ondines*, très-beau scherzo-valse, par A. Monsour, morceau destiné aux pianistes de première force.

L'opéra vingt-sept du célèbre Schubert, deuxième numéro des trois *Marches héroïques*, si habilement transcrites par J. Rummel, que nous recommandons comme une excellente pièce d'étude de moyenne force.

*L'Écho de la Montagne*, jolie romance sans paroles de A. Gilbert; — les remarquables *Études mélodiques* de E. Nollet, dont la publication est arrivée à son onzième numéro; — une collection de six valse faciles, les *Ballerines*, par Ch. Moreau; & un quadrille de Maximilien Graziani, les *Faucheurs*, sur des airs nationaux polonais. — Éditeur : Girod.

Comme musique de chant, citons les œuvres de madame la baronne Willy de Rothschild, composées pour mademoiselle Nilsson! *Dauriam!* valse chantée; — *Coquetterie*, *l'Aveu*, & *Appelle-moi ton âme*, mélodies, sous presse, du même auteur: *Souvenir*, poésie d'Alfred de Musset. Éditeur : Ménéstrel.

MARIE LASSAVEUR.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### ROGNONS A LA MAITRE D'HOTEL

Otez la première peau fine des rognons de mouton, ouvrez-les en deux sans les séparer complètement; faites griller, & à la première goutte de sang qui paraîtra, posez-les sur un plat chaud & remplissez-les d'une sauce maître d'hôtel préparée de la manière suivante :

Prenez gros comme un œuf de beurre bien frais, incorporez-y des petites herbes variées hachées, persil, estragon, cresson alénois, un jaune d'œuf cru & un bon jus de citron.

### MANIÈRE DE RENDRE MANGEABLE DU GIBIER TRÈS-AVANCÉ

Plumez & videz le gibier à l'ordinaire, jetez-le dans une forte quantité d'eau bouillante; faites bouillir durant cinq minutes, retirez-le & faites bien évaporer pendant deux minutes. Cela fait, passez-le immédiatement dans du beurre très-chaud, & achevez de le faire cuire au four ou à la broche. Quand la cuisson est terminée, ajoutez dans la sauce un peu de jus de veau & de vin de Madère, plus une prise de poivre.

Ce moyen réussit toujours pour le gibier à plumes.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

**L**E mois dernier, j'essayais de te donner une idée de l'aspect de Paris par ces chaleurs prolongées qui engendrent tant de maladies & font souffrir les malheureux obligés de vivre au milieu de cette abominable fournaise. Mais bien des événements se sont succédé pendant le laps de temps qui s'est écoulé entre l'envoi de cette causerie & l'instant où je commence cette autre, & si j'avais aujourd'hui à te retracer la physionomie de notre chère capitale, ce ne serait plus de la température que je t'entretiendrais.

Hélas! peut-on songer à des inconvénients si légères en présence des maux trop grands & trop réels qui atteignent, en ce triste temps de guerre, tant de familles désolées?

Ah! Florence, comme j'ai prié, ou plutôt comme nous avons prié, mes amies & moi, pour que les

bombes & la mitraille fassent le moins de victimes possible dans l'un & dans l'autre camp! car, à quelque nationalité que l'on appartienne, on a une famille qui craint, qui espère pour vous, & quelque gloire qu'il y ait à mourir pour la défense de son pays, ce n'en est pas moins une bien terrible chose que cette extrémité cruelle qui force des êtres pleins de santé & de vie, des êtres qui n'ont nulle raison personnelle de se haïr, à s'entre-tuer sans pitié les uns les autres.

Mais au lieu de me livrer à des tirades inutiles, crois-tu que je ne ferais pas mieux de te raconter une de nos après-midi de réunions actuelles?

D'abord, nous ne travaillons plus, ma chère! nos bien-aimés pauvres sont momentanément abandonnés; nous les sacrifions aux blessés, pour lesquels nous confectionnons autant de compresses

& de bandages que nous en pouvons faire... & on sait qu'il en faut avec les terribles engins de guerre employés pendant cette campagne !...

Tout en travaillant, nous causons, nous questionnons, nous écoutons avidement les nouvelles, car ce n'est plus dans nos chambrettes de jeunes filles que nous travaillons. Suis-nous par la pensée dans une de ces réunions, Florence.

Nous sommes (toutes les amies que tu connais) groupées autour de la grande table du salon, chez Lucie & Marie. C'est le jour de réception de leur mère.

Quelques vieux amis vont & viennent, entrent & sortent, sans que nous interrompions pour eux notre travail, auquel plusieurs visiteuses ont demandé de se joindre. Une de ces dames nous raconte qu'une couturière, employée depuis longues années dans sa famille, est allée, la veille, se faire inscrire au Palais de l'Industrie comme infirmière pour les blessés. Mais il y avait déjà tant de demandes semblables que la pauvre femme avait bien craint de n'être pas appelée...

Et à propos de cet élan de charité tu te rappelles ces paroles si touchantes de Mgr Dupanloup dans sa lettre ordonnant les prières *pro empore belli* :

« Élevé par le péril jusqu'à Dieu, chacun se sent aussi ramené par le dévouement vers ses frères ; chacun s'interroge & cherche par quels dons, par quels concours, par quels sacrifices il peut servir la patrie. Celui-ci donne son enfant & celui-là sa fortune. On avance le paiement des impôts, on entretient des volontaires, on prépare le pain des veuves & des orphelins. Une admirable Société internationale de secours aux blessés, que je ne puis assez recommander & bénir, organise des ambulances volontaires. Les prêtres s'enrôlent au service des mourants. Le régiment des sœurs de la charité se présente avec le cœur & les armes du ciel pour panser les plaies & consoler les douleurs. Les vieux généraux redemandent à servir. Les femmes, les jeunes filles, les médecins, les artistes, les industriels, rivalisent de zèle ingénieux. »

— Tu te rappelles aussi comme les larmes nous sont venues aux yeux à cet admirable passage de sa lettre, dans lequel l'évêque d'Orléans nous retrace les horreurs de la guerre :

« Hélas ! hélas ! quand les hommes cesseront-ils de s'exterminer les uns les autres, & même dans la paix, de s'épuiser eux-mêmes par le venin des haines stériles & par le fardeau des armements démesurés ? Ils sont accablés du poids de leur mortalité, & parfois ils semblent avoir hâte de se détruire ! Comme s'ils ne se trouvaient pas assez mortels ils inventent de nouvelles morts : ils augmentent à plaisir les maux déjà si grands de l'humanité ; & à l'heure où je parle, un des efforts de leur génie, un des progrès les plus vantés de

l'industrie humaine, c'est de créer des engins de meurtre tels que nul avant nous ne les imagina jamais ; c'est, dans un seul coup, de multiplier les coups mortels, à ce point que notre première bataille a été un *inconnu* qui défie toute prévoyance. Ah ! pour moi, je ne puis dire à quel degré la mort, même glorieuse, de tant de milliers de beaux & braves jeunes gens, pèse douloureusement sur mon âme, au moment où je les poursuis de mon inconsolable admiration. Il me semble que le Rhin coule du sang ! Non, qu'on ne me demande pas d'admirer la guerre.

Ne me parlez pas de l'horreur sublime de la canonnade & des prodiges de la violence aveugle ; n'espérez pas m'arracher un applaudissement pour le carnage ! Mais dites-moi que ce pauvre paysan français a donné son fils sans murmurer, que cet enfant a quitté son hameau pour traverser des pays inconnus, qu'il a marché le jour & la nuit, obéissant silencieux & gai pour attaquer une redoute sans nom, & que là, sous le feu, pour sauver un lambeau de toile teint aux couleurs nationales & qui s'appelle le drapeau de la France, il s'est fait hacher dans un fossé, où qu'échappé à la mort, il est revenu sans récompense prendre au sillon paternel la charrue & la bêche. »

Voici une diversion : c'est un régiment qui passe.

La marraine de Marie, une de nos plus actives ouvrières, nous montre un officier, la poitrine couverte de décorations & de médailles militaires.

« J'ai connu jadis ce capitaine, ajouta-t-elle en le suivant des yeux, c'était un humble artisan, si humble qu'il mourait presque de faim & n'avait nul avenir.

Un beau matin, pris d'un accès de bravoure ou... de désespoir, il s'engagea, & voilà ce qu'il est devenu. La guerre a du bon pour quelques-uns. »

On avait regagné les tables d'ouvrage, pourtant le cercle des travailleuses & des visiteuses était peu à peu restreint & l'on commençait à se trouver plus entre soi.

« Mesdames & mesdemoiselles, demanda soudain la marraine de Marie, voulez-vous que je vous raconte maintenant une petite histoire bien touchante, dans laquelle j'ai joué un rôle ce matin même ?

— Oui, certainement, marraine, chère marraine ! exclama Marie.

— La voici donc mon historiette, dans toute sa simplicité :

Mon amie la plus intime, une pieuse & digne femme, qui habite bien loin de Paris, est la sœur aînée d'un jeune militaire, séparé d'elle depuis plusieurs années. Sachant que le passage des troupes à Paris devait amener ce jeune militaire près de moi, la sœur éplorée m'écrivit pour me charger de ses adieux au cher absent, & — chose plus délicate, — pour me prier de lui remettre une croix bénite qu'elle désirait lui voir porter pendant toute la durée de la guerre. De plus, elle le con-

jurait (toujours par mon entremise) de songer, au moment de s'éloigner pour ne jamais revenir peut-être, à se mettre en règle avec le bon Dieu...

Un peu embarrassée de ma mission, car tout en sachant quelle éducation chrétienne avait reçue le frère de mon amie, j'ignorais si ses principes religieux n'avaient pas un peu sombré dans la vie des camps, je commençai à montrer à monsieur Ferdinand la médaille bénite.

— Voulez-vous que je la couse dans un petit coin de votre tunique, lui demandai-je de ma voix la plus insinuante, cela fera plaisir à mon amie & la rassurera.

— Attachez-la autour de mon cou, madame, dit carrément le brave jeune homme, je n'ai pas de respect humain, & je vous jure bien que si quelqu'un de mes camarades se permettait de me railler à ce sujet, il trouverait à qui parler!

— Ferdinand, mon ami, votre sœur serait bien heureuse de vous entendre parler ainsi; mais, fis-je en hésitant un peu, là ne se bornent pas ses désirs. Tenez, lisez vous-même ce qu'elle m'écrit.

Et je lui tendis, non sans un léger battement de cœur, la lettre ouverte au passage où mon amie me disait combien elle éprouverait de consolation à voir son cher soldat remplir, avant le départ, ses devoirs religieux.

Tandis qu'il lisait, je suivais anxieusement sur son visage les impressions qu'il ressentait; mais il ne sourcillait pas... La lettre achevée, Ferdinand me la rendit.

« J'avais déjà songé à tout cela, dit-il simplement; seulement je ne savais trop comment m'y prendre... mais vous allez m'aider, vous, chère madame!... »

Ce ne fut pas moi qui l'aidai, ce fut la Providence elle-même! car elle conduisit chez moi, juste en ce moment-là, un vieil abbé, ancien ami de la famille, qui, mis au courant de la situation, emmena notre militaire à Saint-Sulpice, où Ferdinand accomplit, avec autant de foi que d'insouciant courage, ses divers devoirs de chrétien.

La marraine de Marie cessa de parler; un profond silence régna autour de notre table, nous étions toutes vivement impressionnées, & c'est les larmes dans les yeux que nous nous sommes dit au revoir.

Ma sincère amitié pour toi!

JEANNE.

## MODES

Il est évident qu'au milieu des graves événements que nous traversons, la mode perd beaucoup de son intérêt. Tous les projets de distraction & de plaisir sont suspendus & remplacés par des travaux de charité, bandes coupées, ceintures, gilets de flanelle, etc.

C'est pourquoi je ne te donnerai aujourd'hui que des indications de toilettes simples.

On fait de jolies toilettes de campagne en perse à dessins Pompadour.

En voici une assez originale.

Elle est fond blanc avec petits bouquets de roses & dessins bleus.

Le jupon est orné de trois bouillonnés de perse, ayant une tête de chaque côté, bordée d'un galon de laine bleue ou d'un petit ruban de soie. Casaque un peu longue & relevée, forme Louis XV, avec ou sans plis dans le dos, garnie d'un bouillonné comme le jupon. Le devant est ouvert jusqu'à la taille & rattaché par des nœuds bleus. Manches plates jusqu'au coude avec grand volant surmonté d'un bouillonné & d'un nœud de ruban. Grandes poches posées un peu en arrière & garnies d'un bouillonné.

Dans l'intérieur du corsage de la casaque, une chemisette de mousseline à gros plis croisés. Ruban bleu au cou, noué par devant avec croix ou médaillon. Petit chapeau de paille de riz orné de rubans bleus & de boutons de roses.

La perse fond noir & fond brun s'emploie également & fait des costumes peu salissants pouvant, se mettre sur des jupons de soie noire ou de soie brune. Celui que je viens de te décrire serait extrêmement joli avec un jupon de soie bleue.

On peut également les faire en percale unie ou à larges rayures.

Les tailles des corsages tendent un peu à s'allonger. — Toujours beaucoup de basques. — Manches larges où collantes.

Presque tous les corsages sont ouverts devant. Quelques-uns en carré, le plus grand nombre jusqu'à la taille, où ils sont retenus par une petite barrette ou des nœuds de ruban.

Quand le temps est frais on remplace les chemisettes de mousseline par une longue cravate en foulard de couleur assortie à la robe.

On ne met presque plus de ceintures longues, à moins qu'elles ne passent sous les basques.

Voici une toilette fraîche & très-distinguée.

La première jupe en mousseline unie lilas. Elle est ornée de cinq volants plissés de mousseline blanche & de cinq autres également plissés en mousseline lilas alternés. Seconde jupe et corsage très-ouvert en mousseline fond blanc à bouquet

lilas. Manches larges. Le tout garni d'un volant plissé en mousseline blanche comme ceux de la première jupe. Ceinture de ruban lilas venant se rattacher sous le bouffant de la petite jupe par derrière.

Je conseille aux jeunes filles d'avoir une grande casaque formant double jupe bouffante en mousseline blanche unie ou à pois garnie de volants, ou encore de valencienne. Ce vêtement se met sur n'importe quel jupon & peut ainsi rendre de grands services. Le corsage de dessous doit être décollé & de la même nuance que le jupon.

On voit de ces casaques en grenadine, barégé blanc, châlis & alpaga fin.

Pour rendre plus élégante ta toilette ordinaire, en mousseline imprimée fond blanc, il faudra remplacer la seconde jupe de mousseline par une en dentelle de laine noire, relevée ou non par des nœuds de ruban ou de velours. — Tu pourras aussi mettre un corsage de dentelle noire sur celui de mousseline & ajouter une dentelle noire au bord des manches.

Je crois me rappeler que ta mère avait un très-joli châle à rayures algériennes de toutes couleurs, sur fond noir. Elle pourrait en tirer parti en faisant un charmant costume pour l'automne.

Le jupon serait en taffetas noir plus ou moins garni. Le corsage & la jupe se feraient avec le châle, & on les ornerait d'effilés de soie à glands de la couleur des rayures.

Si tu as un effilé noir, tu l'emploierais en y ajoutant de distance en distance un gland de couleur.

Le tissu de ce châle étant très-souple, il faudra faire beaucoup de plis en relevant le costume, qui fera de fort-jolies draperies. Le corsage sera ouvert, les manches larges, & on mettra dans l'intérieur une haute dentelle de Bruges. Quand on le voudra fermé, il y aura un gilet boutonné en taffetas noir. Coiffure de dentelle noire avec des fleurs de toutes couleurs, assorties aux rayures de la robe.

Maintenant une toilette simple & cependant très-habillée.

Sa qualité réside dans sa façon.

Ce costume est en étoffe unie bleu de ciel ou rose. Je l'ai vu dans ces deux teintes, & je ne sais laquelle je préfère.

La première jupe a dans le bas un assez haut volant plissé & repassé à plat. La tête de ce volant est formée par une garniture composée de la manière suivante : Une valencienne haute d'un doigt, trois plis de mousseline blanche, un entre-deux de valencienne, trois autres petits plis & une autre valencienne.

Le tout est d'une hauteur de 15 centimètres. Deuxième jupe assez étroite devant, relevée de façon à former plusieurs gros plis de côté, un peu haut & un bouffant par derrière.

Un volant d'étoffe plissé moitié moins haut que celui de la première jupe, surmonté de la même garniture blanche ayant un pli de moins de chaque côté de l'entre-deux. Corsage ouvert & à basques fermées. Le même ornement tourne tout autour sans volant d'étoffe.

Manches plates avec volant plissé & ornement blanc. Velours noir au cou. Plis de tarlatane dans l'intérieur de la robe, & pour le soir, rose à la taille. Bottines de peau dorée. Gants de Saxe très-clairs.

On fabrique pour le commencement de l'automne de très-jolis petits draps rayés blanc & marron, blanc & vert, blanc & noir, etc., qu'on orne assez souvent de velours à plat ou de larges galons de laine.

Les chapeaux assortis aux costumes. Les noirs & les marrons sont toujours les préférés.

On porte de grands voiles de gaze garantissant parfaitement bien du vent & de la poussière.

Quant aux costumes d'enfants, il n'y a pas de grande nouveauté.

Le blanc & le bleu sont les couleurs adoptées pour les petites filles jusqu'à l'âge de six ou sept ans.

Les cheveux nattés ou épars & ondulés leur vont fort bien. On relève les deux mèches du devant avec un petit nœud de ruban sur le sommet de la tête.

Plus de cages aux petites filles. Cependant leurs robes sont assez courtes; elles sont amples & généralement peu garnies.

Il est nécessaire de soigner leurs chaussures, qui, pour les plus grandes, sont des petites bottes de chevreau noir ou de peau mordorée. Pour les plus petites des souliers à l'anglaise, à crochets noirs ou assortis à leurs ceintures.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en faye, ornée dans le bas de deux effilés surmontés d'une ruche plissée; traîne garnie d'un seul effilé. — Corsage ouvert devant avec manche large, effilé plus petit, & ruche terminée par un nœud; derrière, trois petites pattes ornées de même forment basque. — Fichu et manches, en dentelle ar-

rêtée par une guirlande en applique brodée. — Dans les cheveux, nœud assorti à la nuance de la ruche.

*Deuxième toilette.* — Robe en bengaline, jupon bordé d'un haut plissé surmonté d'un velours de nuance tranchante. — Jupe unie avec velours. — Corsage à basque à plis creux, avec ornement rappelant celui du jupon. Ce corsage peut servir de modèle pour amazone (voir la planche de patrons). — On peut également faire cette

toilette en batiste, garnir le plissé d'une dentelle Bruges, & remplacer le velours par un entre-deux assorti. — Chapeau en paille, draperie & nœud en gaze avec effilé, touffe de roses épanouies. — Chemisette avec devant en toile plissée. — Col, en toile, garni d'une valencienne basse. — Manchettes assorties.

*Toilette de petite fille.* — Robe en gaze de Chambéry à rayure satinée avec ruche-écaille; sur le bas de la jupe l'écaille est double. — Tunique en tulle avec larges revers ornés de la ruche à écaille simple. — Chemisette en mousseline avec entre-deux brodés. — Chapeau niçois, orné d'une guirlande de marguerites, nœud en faye.

## NEUVIÈME CAHIER

Entre-deux — Garniture guipure de Venise — Dentelle serpentine et crochet — Mouchoir — M. C. — Voile de fauteuil en frivolité — B. D. — Tabouret de piano — Branche pour boutonnière de chemise d'homme — Table-corbeille à ouvrage — E. R. — Petite garniture guipure de Venise — Dentelle Renaissance — Pelote crochet & serpentine — Serviette à thé au crochet — Écusson avec E. B. — L. B. — Entre-deux — Pantoufle en coutil — Alphabet pour linge de table.

## PLANCHE IX

### PATRON

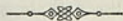
#### A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage 2<sup>e</sup> toilette, gravure n° 3769 (1<sup>er</sup> septembre), pouvant servir pour amazone.

## ABAT-JOUR

Complément de l'abat-jour dont les premières parties ont été publiées en juin & juillet. Avant de réunir les trois morceaux de l'abat-jour, il faut fixer chaque médaillon sur l'une de ces parties; vous enlevez le milieu de chaque morceau, pour le remplacer par les charmants sujets sur papier fin; vous laissez à ces dessins une marge de 5 millimètres, pour les coller à l'envers de l'abat-jour; vous réunissez les trois parties lorsque le papier fin est parfaitement séché. Ces sujets sur trans-

parent sont d'un fort joli effet à la lumière; la partie mate de l'abat-jour faisant parfaitement ressortir les parties lumineuses.



Les abonnées aux éditions orange & verte recevront dans le mois les patrons suivants :

## PLANCHE VIOLETTE

Sac à linge fin.

Tunique, deuxième toilette, gravure n° 3766.

Vareuse.

Toilette petite fille, gravure n° 3769, 1<sup>er</sup> septembre.

Tunique, deuxième toilette, gravure n° 3770.

## PLANCHE DE PATRONS

#### A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage, 1<sup>re</sup> toilette, gravure n° 3770. Tablier d'enfant.



Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont reçu pendant le mois d'août les planches suivantes de travaux d'aiguille & de fantaisie :

#### N° du 13 AOUT.

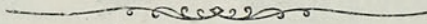
Lingerie : deux bouts de cravates en nanzouk, feston (genre broderie vénitienne). — Mouchoir en point de dentelle, garniture en point de dentelle. — Pelote pour toilette, broderie au passé sur soie.

#### N° du 20 AOUT.

Crochet en laine : Couverture pour lit, modèle des carrés qui la composent, croquis de la couverture. — Petite dentelle au crochet.

#### N° du 27 AOUT.

Sac à linge fin : Broderie sur canevas java. — Tabouret en application de drap et velours. — Dentelle en laine au crochet avec franges, pour garnir la couverture en laine donnée dans le numéro du 20 août.



## CHARADE

De la beauté du corps, qui ne dure qu'un temps,  
Par son fragile éclat mon premier est l'image;  
— Soixante siècles forment l'âge  
De mon dernier, qui, vieux, rajeunit tous les ans.

— De ce contraste naît un nom rempli de charmes,  
Qui, deux fois, fut, hélas ! par le crime porté :  
Mais en toi, réhabilité,  
Il est digne d'honneur, chacun lui rend les armes,  
Car il peint la sagesse autant que la beauté.

Ayuntamiento de Madrid

## MOSAÏQUE

### PETITE LÉGENDE.

Anne de Bretagne, la jeune duchesse, voulait faire paver en or la salle d'un de ses manoirs. Elle présidait aux travaux, lorsqu'on trouva sur le sol une taupe immobile. Anne s'étonnait qu'on ne pût tirer ce petit animal de son profond sommeil. Un maçon lui dit : Noble dame, la taupe est morte ! Ce fut ainsi que la petite duchesse apprit ce que c'était que la mort, car ses courtisans avaient pris soin de ne pas lui faire connaître la fin de toutes choses. Alors elle prit l'or dont elle voulait paver son manoir, et elle le donna aux pauvres, afin de s'assurer, après sa mort, une place dans les tabernacles éternels.

L'Andalousie, que les anciens nommaient Bétique, tire son nom des Vandales, qui s'y établirent au cinquième siècle. On l'appelait Vandalousie.

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre & mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

LA BRUYÈRE.

Quelque bien que l'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

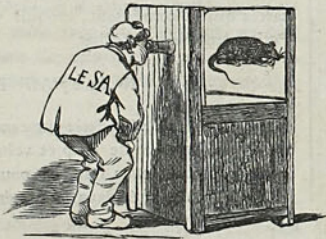
LA ROCHEFOUCAULD.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

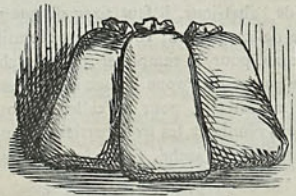
LA BRUYÈRE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Nul ne peut servir deux maîtres.

## RÉBUS



VEND AVOINE ET





*Mode et Tailleur imp. r. Card. Lemoine, 31 Paris.*

3769

# *Modes de Paris* **Journal des Demoiselles**

Paris, Boulevard des Italiens. 1.

*Extrait du Grand* **Ayuntamiento de Madrid** *sets de M<sup>re</sup>*

*De V<sup>res</sup> sœurs, 27, rue de la Ch<sup>re</sup> d'Antin.*





*Maison et Fabrique imp. et Col. Lenoire, à Paris.*

3768

*Modas de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Modas de la M.<sup>me</sup> Laure, 1. Boulevard des Capucines - Lingeries.*

*de la Grande Maison de Blanc, 6. B<sup>is</sup> des Capucines*

**Ayuntamiento de Madrid**









*Revue et l'Album imp. r. 64, Louvre, St. Paris*

3767

# *Modeste Paris* Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Mathieu, 1.

*Modeste de M<sup>me</sup> Camille 3, r. Rougemont - Corsets de M<sup>me</sup>*

*de Vertus sœurs, 27, r. de la Ch<sup>ie</sup> d'Antin - Bijoux artistiques de M.*

**Ayuntamiento de Madrid**

*Marie Gueydon, 3, Place de la Madeleine - Parfumerie de la M<sup>me</sup> Pinault, 30 B. des Mathieu.*



# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, TRAVAUX, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MODES

**I**l est plus utile que jamais, en ce moment où tout le monde voyage, de renseigner sur un magasin de confiance pour tout achat nécessaire à la toilette. J'indique le *Grand Marché Parisien*, rue Turbigo, 3, comme un des meilleurs pour les confections et vêtements de toute sorte.

Le linge est à des prix très-réduits, sur les meilleurs modèles : draps, chemises, costumes d'enfants, etc. Si on veut s'approvisionner d'étoffes bon marché pour meubler une maison de campagne, on trouvera là également les perses, les algériennes du meilleur goût, etc.

Le comptoir de confections est important pour les voyages pressés. En une heure, on peut emporter un trousseau, tous les costumes nécessaires. J'indique aujourd'hui les plus simples & les moins chers. On ne pense guère à faire des toilettes en ce moment!

J'ai remarqué quelques costumes de voyage, en étoffe de laine très-jolie, au prix de 30 et 35 fr.

Jupon à volant, petite casaque ou paletot au choix. Les waterproofs sont encore bien nécessaires; il est difficile de voyager sans un vêtement

de ce genre, ou — ce qui est pour le moins aussi commode — le collet écossais, en bonne et chaude laine tartan. C'est, selon moi, aussi utile et de meilleur goût peut-être. Le petit collet en molleton blanc, garni de velours, est aussi toujours adopté.

Comme soieries noires, je citerai en première ligne le taffetas Raphaël, propriété exclusive du *Grand Marché Parisien*; le taffetas noir, à 8 f. 75; le gros grain, à 12 francs. On garantit le taffetas Raphaël comme une des plus solides soieries noires.

Je n'indiquerai, dans cet article, que les choses les plus nécessaires à la toilette; mes lectrices auraient, comme moi, de l'éloignement à causer longtemps de robes et de dentelles à cette heure. Mais, après avoir signalé les costumes simples de voyage, je recommande la maison de modes de madame Bricart, rue Richelieu, 38. J'ai vu de charmants chapeaux de paille, ornés avec un goût et un art infinis. Le simple toquet, avec son voile drapé d'une certaine façon, coiffe à ravir; il est impossible de ne pas deviner, sous ce voile de gaze, la femme élégante qui n'a voulu faire aucun frais

de toilette, mais qui n'a pu s'empêcher de choisir tout cela avec le cachet de bon goût qui lui convient.

La maison Bricart a cela de bien utile, qu'avec les chapeaux elle se charge des robes de toutes sortes.

Ainsi, en vingt-quatre heures, un costume entier peut être commandé et livré; j'ai remarqué avec quelle promptitude et quel goût mademoiselle Bricart réussit dans ce genre de toilettes simples, toilettes dans lesquelles néanmoins se devine toujours la femme élégante et comme il faut. Cet hiver, elle triomphera dans les toilettes plus habillées, mais en ce moment elle donne tous ses soins aux costumes de voyage.

Voici quelques renseignements sur un de ces costumes, commandé pour une élégante anglaise.

Le jupon est en laine couleur feutre; un seul grand volant froncé. La jupe, en même laine anglaise, est couleur puce, garnie d'un volant; elle est relevée sur les côtés et derrière, mais sans faire *paniers*. Cette nouvelle manière est plus simple et plus distinguée.

Le petit paletot ajusté est d'une forme charmante, couleur feutre comme la jupe, garni d'une frange au-dessus de laquelle est un petit coquillé.

Le chapeau rond, en paille jaune avec rubans noirs; une seule marguerite violette sur le sommet. Voile de gaze entourant le chapeau & le visage; comme complément, un collet couleur feutre avec une longue frange.

Madame Bricart se charge de tous les envois spéciaux qui lui sont demandés, lorsqu'on a bien précisé les mesures et le choix des étoffes.

Madame de Plument saura aussi donner sur mesure les corsets et jupons.

Ses corsets sont aussi agréables à porter pour la campagne et les voyages que pour les grandes toilettes. Un corset bien fait, qui ne gêne pas et qui habille bien, est d'une véritable importance.

Je recommande encore les ceintures et corsets pour jeunes filles; ceux-ci sont faits exprès pour redresser une taille, non difforme, mais faible; ce genre est une des spécialités de la maison de Plument, rue d'Aboukir, 9.

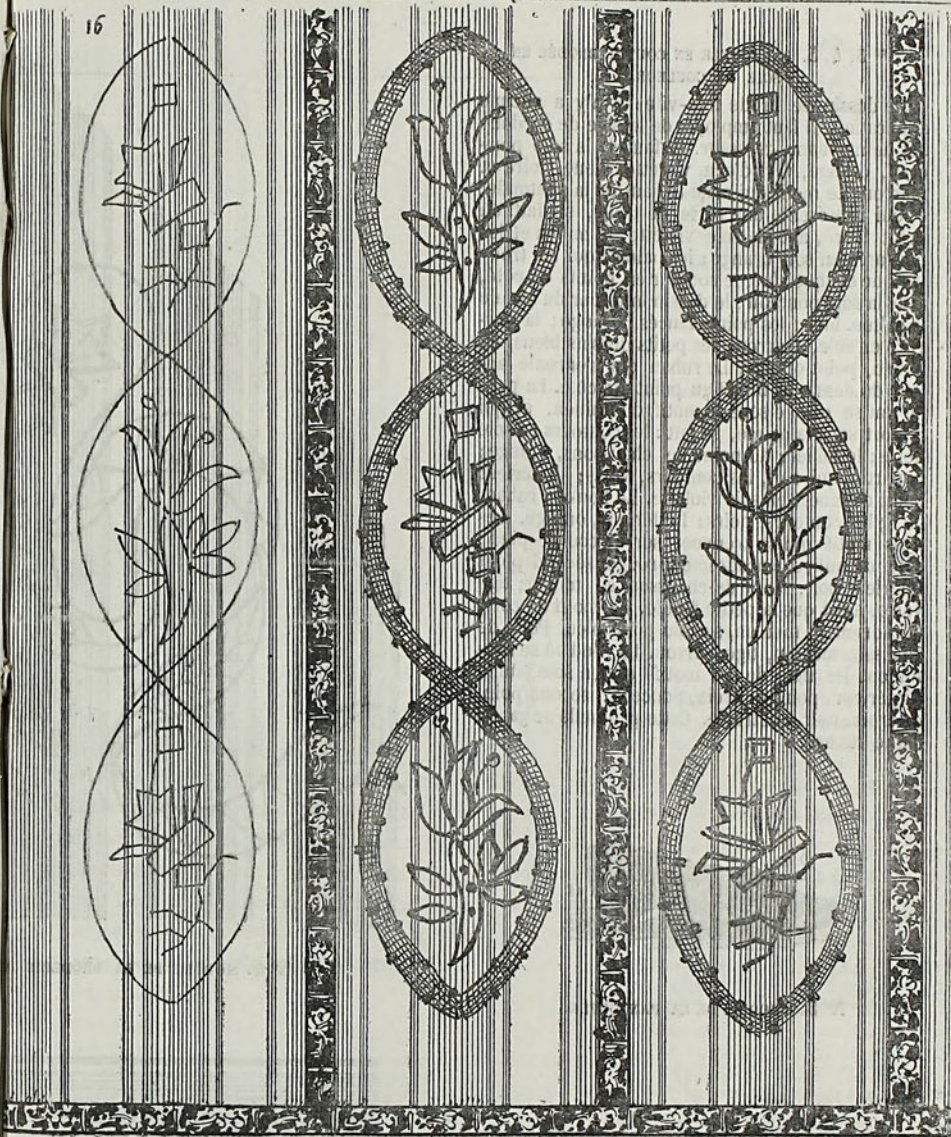
Au résumé, la coiffure n'a presque pas varié depuis le commencement de l'été. Toujours les nattes, toujours le bandeau gracieusement ondulé, sans autre affectation que celle d'une grande simplicité; mais, par cette affectation même, ce genre de coiffure est très-difficile à exécuter. Il ne faut pas trop d'apprêt dans l'arrangement des cheveux; un laisser-aller imitant le *coup de peigne* à la manière des beaux cheveux des statues grecques. Les cheveux bouclés derrière, si on veut une coiffure habillée; puis, un grand art pour poser les ornements. Il en faut très-peu en apparence, en réalité il y en a beaucoup: des boules de jais, beaucoup de boucles de tous côtés, quelques-unes même sur le front; souvent on peut y placer encore une fleur. Tout cela, si on le met avec goût, ne charge pas la tête et coiffe parfaitement. Les nattes sont très-épaisses; elles tombent fort bas, mais sans exagération; les cheveux toujours très-élevés sur le sommet de la tête.

Les cheveux sur le front ne doivent pas être relevés avec raideur, c'est-à-dire trop à racines droites, bien tendues; il faut légèrement bouffer ces bandeaux, le ruban qui les retient donne la juste mesure. Cette observation est très-importante pour l'expression de la figure, car lorsque les cheveux sont trop tirés, la physionomie prend une dureté désagréable.

Beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes ne se coiffent pas du tout pendant l'été. Elles laissent leurs cheveux dans une résille, et croient leur faire grand bien. Elles sont dans l'erreur. Je leur conseille, d'après l'avis d'un coiffeur célèbre, de faire reposer les cheveux de devant surtout; de changer non-seulement la raie tous les soirs, mais le sens même des cheveux relevés à racines droites; on peut les mettre en bandeaux quelque temps; une pommade fortifiante est également nécessaire. J'ai vu cependant plusieurs femmes qui ne mettaient jamais de pommade, et seulement de l'eau avec du rhum.

Comtesse d'ORVAL.

16



N° 2. MODÈLE DU COUTIL BRODÉ POUR LA TRICOTEUSE.



N° 1. CROQUIS DU PANIER TRICOTEUSE.

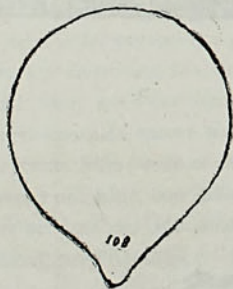
Ayuntamiento de Madrid

N<sup>os</sup> 3, 4, 5. PANTOUFLE EN COUTIL, BRODÉE EN SOIE DE COULEUR.

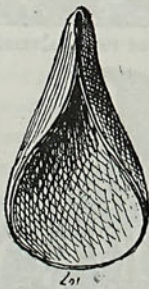
Ce dessin se brode très-vite; il n'y a aucune application. Il faut employer de la soie de cordonnet de moyenne grosseur. Il faut de la soie ponceau, orange, vert d'eau, violette, bleue, noire et marron. Le motif qui orne le haut de la pantoufle, et qui représente une sorte de trèfle, se fait au point lancé, avec la soie violette; le milieu et les nervures en soie orange; les palmes qui se trouvent de chaque côté, le contour en points de côté, avec la soie ponceau; le dessin intérieur du bas de la palme, bleu; les points lancés, orange; la nervure en soie, marron; les petits dessins bleus, au milieu, point orange. Le ruban qui s'enroule autour du dessin se brode au point de côté. La partie qui se trouve sous le motif du milieu, et qui ressort sous la palme, se fait : les contours en soie noire; le milieu, au point de chaussons, orange; la partie qui suit, les contours, verts; l'intérieur point d'épines, en soie violette. Le bout du ruban, noir; les contours, noirs; l'intérieur, orange. Les trois motifs qui se trouvent sur le cou-de-pied : celui du milieu, encadrement rouge, second point intérieur noir, point de chausson au milieu; tige verte, ainsi que la petite feuille. Le motif de côté, encadrement marron, second point bleu. Point de chausson marron, tige marron. Le rond où se réunissent les tiges de ces motifs est en soie jaune, l'intérieur, point de croix, ponceau; second point de croix, noir, contrarié. Cette pantoufle se garnit d'une ruche.



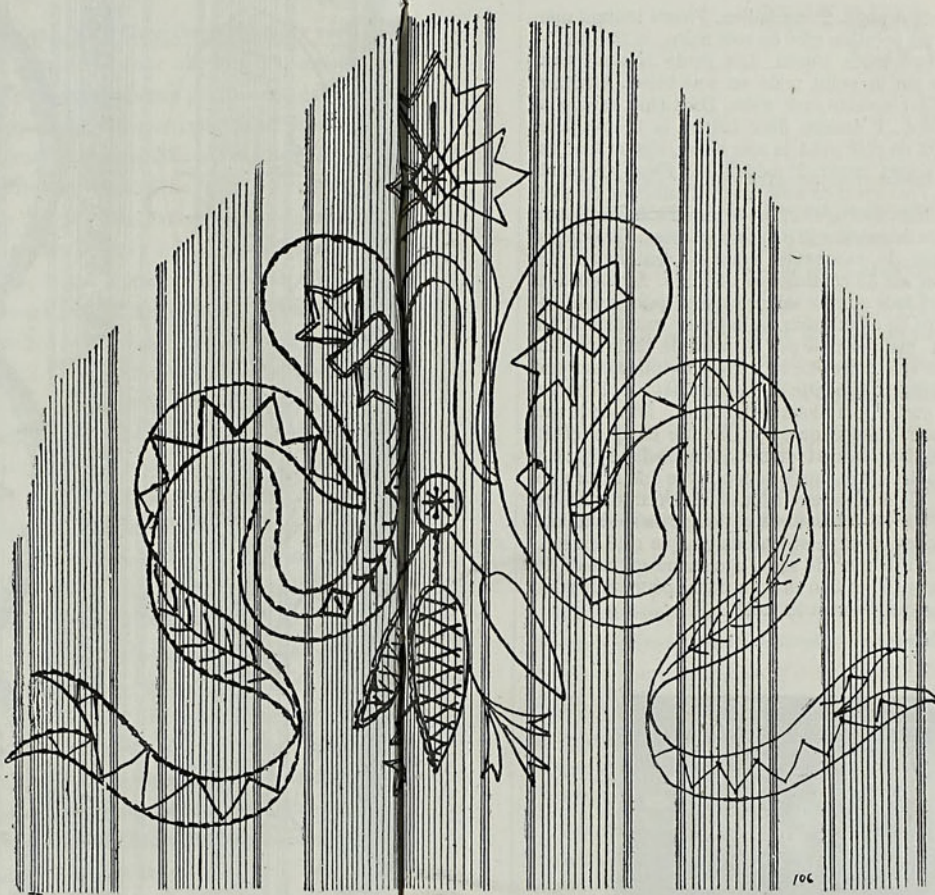
N<sup>o</sup> 3. CROQUIS DE LA PANTOUFLE.



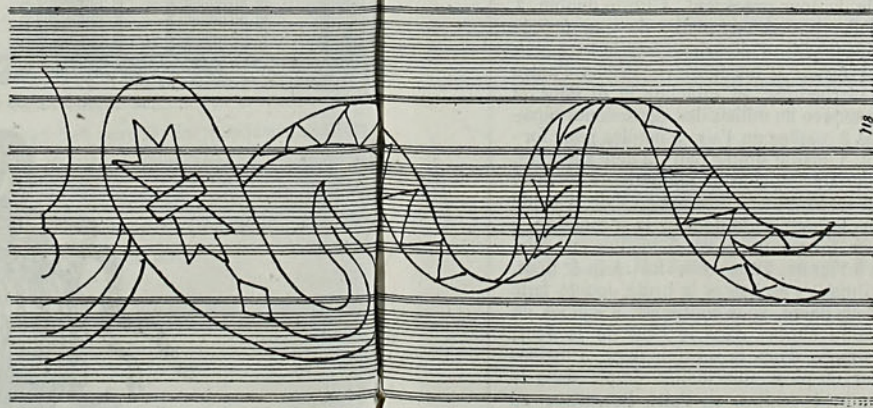
N<sup>o</sup> 8. MODÈLE DU CORNET POUR L'ESSUIE-PLUME. (Grandeur naturelle.)



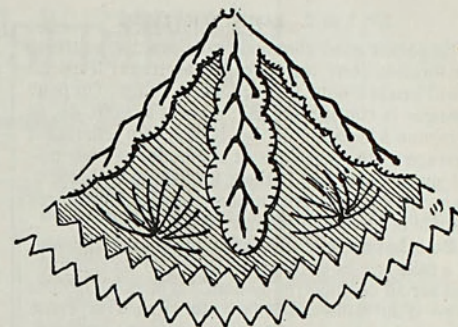
N<sup>o</sup> 9. MODÈLE DU CORNET TERMINÉ (Grandeur naturelle.)



N<sup>o</sup> 4. MODÈLE DE LA BRODERIE PANTOUFLE EN COUTIL. (Grandeur naturelle.)



N<sup>o</sup> 5. QUART DE LA PANTOUFLE (moitié).



N<sup>o</sup> 7. QUART DU DESSIN DE L'ESSUIE-PLUME. (Grandeur naturelle.)

N<sup>os</sup> 6, 7, 8 et 9.

ESSUIE-PLUME EN DRAP AVEC POIGNÉE EN BRONZE DORÉ.

Sur un rond en drap noir découpé à dents de scie sont posés des motifs en drap rouge imitant des feuilles, 8 de ces feuilles ornent ce rond noir et sont retenues par un point de feston écarté fait avec la soie jaune. Au milieu, point de chausson en soie noire. Entre chaque feuille, sur le drap noir, points lancés en soie jaune. Pour le monter, taillez un rond en carton de 15 centimètres de diamètre, recouvrez-le des deux côtés en drap noir. D'un côté, cousez à un demi-centimètre du bord des cornets en drap, un rouge, un noir. Il en faut 14. Puis posez un rond en drap noir, puis 6 petits ronds de 10 centimètres de diamètre chaque; posez encore un rond noir un peu plus grand, et enfin la partie brodée. Dans le milieu vous posez l'ornement en bronze doré qui se trouve maintenu par une vis.

**Matériaux.** Drap rouge, noir, soie jaune. Le drap échantillonné, les fournitures préparées, le bronze 5 francs, chez M<sup>me</sup> Larose, 88, rue de la Victoire.

Le n<sup>o</sup> 7 donne le quart du dessin qui forme le dessus de l'essui-plume; le n<sup>o</sup> 8, le modèle d'un cornet; le n<sup>o</sup> 9, le cornet cousu; le n<sup>o</sup> 6, le croquis du porte-essui-plume.



N<sup>o</sup> 6. CROQUIS DE L'ESSUIE-PLUME.



## CAUSERIE

AT-HOME

Les Anglais ont une expression inimitable pour qualifier cet amour du chez soi, le bien-être réel dans l'intimité de la famille : *At Home* !

On dit en France « le chez soi. » Mais cette définition ne rend pas complètement le « *at Home* » anglais. Il semble toujours indiquer le bonheur intime : on dirait qu'il existe dans tous les intérieurs en général, et qu'on n'est jamais malheureux *at Home* !

Les grands événements qui attristent aujourd'hui notre pays nous font comprendre mieux que jamais combien l'amour du chez soi est nécessaire et consolant pour les femmes, dans quelque condition qu'elles soient.

A cette heure, où toute la France est en armes, où nous restons seules, chargées du soin de nos familles, il est important d'examiner les devoirs attachés à cette noble tâche, et combien il est nécessaire d'inspirer aux jeunes filles ce grand sentiment, trop souvent négligé, de l'amour de la retraite et du foyer domestique.

Que deviendra la jeune femme dont le mari est à l'armée, si, au milieu de toutes les angoisses de l'inquiétude et les douleurs d'une séparation soudaine, elle ne sait trouver dans son intérieur qu'ennui et dégoût ? Si elle n'avait auparavant, pour toute pensée, que celle de sa toilette, le goût du dehors et de l'oisiveté, que va-t-elle devenir maintenant, seule et triste, en face d'elle-même ? Osera-t-elle s'occuper de robes et de parures ? Osera-t-elle même en porter, lorsque toutes les pensées sont dirigées vers un but austère et unique. Doit-elle adopter une toilette brillante, quand on voit tant de deuil ! quand elle-même peut le porter demain ?

Si elle a eu le bonheur de recevoir une éducation plus sérieuse, elle trouvera, dans la solitude de sa maison, un abri contre les agitations du dehors et les tristesses de son âme.

L'amour du foyer domestique, le goût du travail et du repos, ce « *at Home* » que les Anglaises comprennent si bien, fait la base de toute éducation solide et sage. Cette préférence du *chez soi* au bruit du monde, prépare la femme à toutes les épreuves et la rend vraiment forte dans les occasions difficiles.

L'aiguille en main, un livre pour reposer l'esprit, les leçons des enfants, l'économie et le soin du ménage, l'aident à passer ces heures cruelles, où l'inquiétude abat le courage, où le lendemain est un cauchemar continu.

Je ne veux pas attaquer ici l'élan patriotique des dames qui abandonnent leur famille, leurs enfants, pour aller soigner les blessés aux ambulances. J'excepte celles qui sont dans le pays même, bien entendu ; mais à Paris, quelles raisons peuvent les conduire au loin, quand elles en ont tant d'autres pour demeurer chez elles ? N'y a-t-il plus de sœurs de charité ? Nous en avons cinq mille en France, et bien d'autres ordres hospitaliers peuvent mieux que nos élégantes Parisiennes donner des soins intelligents et utiles aux malades. — Que ces dames restent chez elles et donnent beaucoup d'argent, voilà l'essentiel ; qu'elles renoncent aux robes de Worth et aux diamants de leurs écrins, et nos blessés seront soignés avec succès.

De loin même, nous pouvons les servir. Partout on organise des quêtes, on demande du linge ; les enfants font de la charpie pour les blessés. Voilà de l'occupation, ce me semble, elle peut contenir l'enthousiasme des plus enthousiastes de nos belles voyageuses ; et sans sortir de chez elles, du moins sans sortir de leur ville, elles apportent ainsi leur part à la masse générale qui la réclame.

RÉGINA.

## EXPLICATION DES GRAVURES

N° 3766.

*Première toilette.* — Robe en tulle brodé, ornée d'un haut volant bordé d'un effilé paille surmonté d'une ruche; la tête est fixée par un cordon de marguerites. — Tunique à traîne, bordée du même effilé et relevée par une touffe de marguerites mélangées d'épis de blé. — Corsage orné de l'effilé formant berthe. — Ceinture en faye. — Petites touffes de marguerites dans les cheveux; la touffe du côté gauche est mélangée d'épis.

*Deuxième toilette.* — Robe en foulard, ornée de deux hauts volants découpés en taffetas noir, surmontés de trois petits volants en foulard. — Basquine ouverte en carré, bordée d'un volant en taffetas; le volant de la manche est surmonté d'un volant en foulard. — Fichu plissé en organdi. — Chapeau capeline orné de velours noir, de plumes noires et assorties à la nuance de la robe.

N° 3767

*Première toilette.* — Robe en batiste du Japon, ornée de trois volants en biais; le dernier volant est surmonté d'une ruche plissée; la tunique est bordée du même plissé, formant tête à un effilé que l'on peut remplacer par un volant en biais. — Corsage à basque tuyauté dans le dos; devant, le corsage est ouvert, et garni d'un effilé plus bas, surmonté d'un plissé qui descend un peu plus bas que la taille, pour simuler une basque, autour

de laquelle tourne l'effilé; dans le dos, un nœud avec pans plissés entourés de l'effilé, retombe sur le tuyauté. — Chapeau en paille avec touffe de plumes, nœud en velours et voile en gaze.

*Deuxième toilette.* — *Amazone.* — Robe en drap. — Corsage à revers en velours. — Gilet en drap plus clair. — Col en toile et cravate en satin. — Chapeau en paille suisse ou en feutre, avec velours. — Voile en gaze.

N° 3768.

*Première toilette.* — Robe en foulard ornée d'une dentelle de Bruges, surmontée d'un velours. — Tunique relevée par un gros nœud; corsage ouvert, revers en velours, manche large avec jockey arrondi retenu par un nœud. — Jupon ouvert sur les côtés, sur une sous-jupe simulée, à volants. — Toque en crêpe, bords relevés en velours garni d'une dentelle semblable à celle de la robe, panache, blanche.

*Deuxième toilette.* — Robe en taffetas avec volants plissés formant transparent sous une robe en grenadine. — Tunique ornée d'un volant surmonté d'un petit plissé. — Basquine courte non ajustée, avec gros plis retenus dans le dos par un chou en ruban, pièce d'épaule formant col mantelet. — Chapeau en dentelle avec barbe retombant sur les cheveux, rose sur les côtés, nœuds en ruban.

A ce numéro sont jointes les gravures 3766, 3767 et 3768, et pour les Abonnées à l'Édition de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, *édition verte* — deux planches de patrons : la première planche donnant les modèles suivants :

### PREMIER CÔTÉ

Vareuse,  
Tunique (deuxième toilette, gravure 3766).

### DEUXIÈME CÔTÉ

Sac à linge fin.  
Toilette de petite fille (gravure 3769).  
Tunique (deuxième toilette, gravure 3770).

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes pouvant se découper :

Tablier d'enfant.  
Basquine (première toilette, gravure 3770).